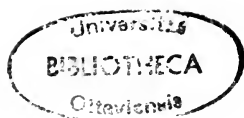




JAN 23 1970







Massac, Vierge sous de

LES  
AMUSEMENS  
DES  
GENS D'ESPRIT.



A AMSTERDAM,  
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

---

M D C C L V I.

MEMORANDUM

TO THE SECRETARY



MADEIRA

MADEIRA

~~MADEIRA~~

MADEIRA

PN

6183

.M3

1756

Call spec.



# ÉPI T R E

A M\*\*\*

MONSIEUR,

Ê T R E moins jaloux  
de sa réputation, qu'eny-  
vré du désir de s'enrichir,  
croupir dans une igno-  
rance grossiere, & ne re-  
connoître pour gens de mé-  
rite que les favoris de la  
fortune, tel étoit autre-

*fois le caractère des Financiers ; caractère aussi méprisable qu'il étoit injurieux à l'humanité , caractère aussi commun dans un tems plus reculé qu'il est rare de nos jours. En effet combien y en a-t-il parmi nos modernes Financiers qui préfèrent la gloire d'encourager les talens , d'exceller eux-mêmes dans toute sorte de connoissances , à la folle ambition d'entasser richesses sur*



# E P I T R E. v

*richesses ? Ce trait vous regarde , Monsieur , plus que personne : il est d'autant plus flatteur pour vous que vous êtes encore dans un âge où , pour l'ordinaire , la vivacité des passions étouffe les conseils de la raison ; elle vous a cependant toujours servi de guide. Aussi quels progrès n'avez-vous pas fait dans la connoissance de plusieurs Langues , des Belles Lettres , de l'Histoire Natu-*

vj    E P I T R E.

*relle ? Malgré les occupations de votre état , vous trouvez encore des momens pour orner votre esprit : vos conversations ont l'avantage de réunir l'utile & l'agréable. C'est sur-tout auprès de vous , MONSIEUR , que j'ai appris à discerner le bon d'avec le médiocre de nos Auteurs. C'est à votre goût que je dois le choix que je vous présente de quelques-unes de leurs pensées.*

E P I T R E. vij

*J'ai pris la liberté d'en  
hasarder aussi de ma fa-  
çon ; elles feront dans ce  
Livre l'effet que font les  
ombres dans un Tableau.*

*Je suis avec un res-  
pectueux attachement &  
la plus parfaite considéra-  
tion ,*

**MONSIEUR ,**

Votre , &c.

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1850

1851

1852

1853

1854

1855

1856

1857

1858

1859

1860


1861

1862

1863



## P R E F A C E.

 E s Imprimeurs  
L considerent ordi-  
nairement un Ma-  
nuscrit qu'on leur présente  
sans Préface , comme un  
édifice sans fondement ,  
ou comme un corps sans  
ame. Je n'en fais donc une  
que pour prévenir ceux  
qui liront cet Ouvrage ,  
si je puis l'appeller ainsi ,  
que j'ai fait tous mes ef-  
forts pour empêcher qu'il  
ne fût mis au jour : il n'é-  
toit destiné que pour moi

x     *P R E F A C E.*

feul. Je puis même dire  
avec le plus célèbre Ecri-  
vain de ce siècle : « De  
» tous les Auteurs , il n'y  
» en a point que je mé-  
» prise plus que les Com-  
» pilateurs , qui vont de  
» tous côtés chercher des  
» lambeaux des Ouvrages  
» des autres, qu'ils placent  
» dans les leurs , comme  
» des pieces de gazon  
» dans un parterre ; ils  
» ne font point au-dessus  
» de ces ouvriers d'Impri-  
» merie , qui rangent des  
» caracteres qui , combi-  
» nés ensemble , font un  
» Livre , où ils n'ont four-

» ni que la main. Je vou-  
» drois qu'on respectât les  
» Livres originaux , & il  
» me semble que c'est  
» une espece de profana-  
» tion de tirer les pieces  
» qui les composent du  
» sanctuaire où elles sont ,  
» pour les exposer à un  
» mépris qu'elles ne mé-  
» ritent point. Quand un  
» homme n'a rien à dire  
» de nouveau, que ne se  
» tait-il ? Qu'a-t-on à faire  
» de ces doubles emplois ?  
» Mais je veux donner un  
» nouvel ordre. Vous êtes  
» un habile homme : c'est-  
» à-dire que vous venez

xij *P R E F A C E.*

» dans ma Bibliotheque ,  
» & vous mettez en-bas les  
» Livres qui sont en-haut,  
» & en haut ceux qui sont  
» en bas ; vous avez fait  
» un chef-d'œuvre.

Telles sont les bonnes raisons que j'ai opposées aux instances de quelques amis auxquels j'avois confié ce Recueil. Ils ont malgré cela exigé que je le donnasse au Public : ne dût-il m'en revenir que la satisfaction qu'il m'a paru que cela leur feroit à eux-mêmes , je serai content.

AMUSEMENS





# AMUSEMENS DES *GENS D'ESPRIT.*

---

## I.

### *Des Livres.*



C E qui fait avec la réputation d'un Livre celle de l'Auteur , c'est souvent moins un mérite réel , qu'un mérite de mode ou de parti , ou le choix d'un sujet bizarre.

A

Nous sommes moins capables de faire des découvertes , que nous ne sommes habiles à les embellir ; & l'on peut dire qu'il y a plus loin pour nous du néant à l'être que de l'être à la perfection.

Dans la plûpart des Livres l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les Lecteurs font aux abois. Il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze* , celui-là par un *in-quarto* , un autre qui a de plus belles inclinations vise

DES GENS D'ESPRIT. 3

à l'*in-folio* ; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié , comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur , qui se tue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier. Je ne fais quel mérite il y a à faire de pareils Ouvrages ; j'en ferois bien autant , si je voulois ruiner ma santé & un Libraire.

La fureur de la plupart des François , c'est d'avoir de l'esprit , & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit , c'est de faire des Livres. Cependant il n'y a rien de si

#### 4 AMUSEMENS

mal imaginé ; la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passagères, & les Livres les immortalisent.

Bien des gens font un amas prodigieux de Livres plutôt par un motif de vanité, que par le désir de s'instruire.

Quoique les mauvais Livres soient en plus grand nombre que les bons, l'Auteur le plus à imiter n'est pas le seul qu'on doive imiter ; *Virgile* trouva de l'or dans le fumier du Poëte *Ennius*.

Si tous les Livres politiques

DES GENS D'ESPRIT. §

devoient périr, & que je fusse le maître d'en conserver un seul, je ne demanderois grace ( n'en déplaise à M. de *Voltaire* ), que pour l'*Esprit des Loix*.

Faire emplette de Livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célèbre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.



## II.

*De l'Esprit.*

**O**N qualifie pour l'ordinaire de bel esprit un homme qui s'attache aux faux-brillans , qui juge sans discernement & donne le prix aux fades pointes. La vraisemblance de la vérité le séduit , l'agréable l'émeut , & le vrai ne le persuade que foiblement. La raison ne le détermine point , mais les manières. Les discours imposans du bel esprit , & l'art avec lequel il arrange ses paroles , le font

## DES GENS D'ESPRIT. 7

primer souvent dans la conversation ; c'est une fausse lueur qui trompe , & qui s'évanouit dès qu'on examine de près cet éclat qui charme. Enfin le bel esprit est un homme qui a quelque espèce d'imagination, sans avoir du bon sens. Comme le bel esprit ne dépend que d'une certaine disposition des ressorts de la machine , un homme dont l'esprit a brillé pendant quelques années , n'est plus le même quand l'âge vient appesantir ses organes : la vivacité des esprits animaux s'é-mousse , une légère altération en retarde ou en précipite le

cours. De-là vient que ces fortes de génies paroissent même journaliers , inégaux , fombres , taciturnes ; il faut donc faire une différence essentielle entré le bel esprit & le bon esprit. Celui-ci a le bon sens & la raison en partage ; & comme la raison est le fruit d'un travail opiniâtre & des méditations profondes , le bon esprit est moins susceptible d'inégalités que le bel esprit : il n'appartient donc qu'au bon esprit de donner le ton dans les doctes assemblées , de penser solidement , d'examiner sans prévention, d'admirer le vrai,



## DES GENS D'ESPRIT. 99

& de persuader fans beaucoup de peine.

Ce n'est pas toujours celui qui a le plus d'esprit qui brille dans une conversation , mais celui qui s'imagine en avoir davantage.

Je crois qu'on n'a jamais tant d'esprit qu'avec ceux qui vous en croient.

Il est aussi offensant de parler avec esprit , quand on est avec des fots , qu'il seroit impoli de parler à l'oreille : le sot est également blessé de ces deux choses , parce qu'il

Av

ignore également ce qu'on dit.

Vous me trouvez beaucoup d'esprit, dites-vous ; je voudrois pour votre honneur que vous m'en trouvassiez moins, vous en auriez davantage.

---

### III.

#### *De l'Imagination.*

**J**E crois, dit un Auteur moderne, que tout s' imagine & que toutes les parties de l'ame peuvent être justement réduites à la seule ima-

gination qui les forme toutes, & qu'ainsi le jugement , le raisonnement , la mémoire ne sont que des parties de l'ame nullement *absolues* , mais de véritables modifications de cette espece de *toile médullaire* , sur laquelle les objets peints dans l'œil , sont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau , si tout se conçoit par l'imagination , si tout s'explique par elle , pourquoi diviser le principe sensitif qui

pense dans l'homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise , ne peut plus être , sans absurdité , regardée comme indivisible.

Rien de plus facile que de prouver un systême fondé , comme celui-ci , sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination ou cette partie fantastique du cerveau , dont la nature nous est aussi inconnue que sa maniere d'agir , est-elle naturellement petite ou foible ? Elle aura à

peine la force de comparer l'analogie ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle , ou ce qui l'affectera le plus vivement , & encore de quelle maniere ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule apperçoit que c'est elle qui se représente tous les objets avec les mots & les figures qui les caractérisent , & qu'ainfi c'est elle encore une fois, qui est l'ame, puisqu'elle en fait tous les rolles. Par elle , par son pinceau flateur , le froid squelette de la raison prend des chairs vives & vermeilles ;

par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté ; elle forme enfin le sçavant, comme les Orateurs & les Poètes. Sotement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas seulement la na-

## DES GENS D'ESPRIT. 15

ture , elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne , juge , pénètre , compare , approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés , sans en découvrir les rapports ? Non : comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens , sans en goûter toute la perfection ou la volupté , elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu , sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination , ou le plus maigre génie , plus il prend , pour ainsi dire , d'embonpoint ; plus il s'ag-

grandit , devient nerveux , robuste , vaste & capable de penser.

L'organisation est le premier mérite de l'homme ; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables , celles qu'on tient de la nature , mais seulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'industrie ; car d'où nous vient , je vous prie , l'habileté , la science & la vertu , si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles , sçavans & vertueux ?



Et d'où nous vient encore cette disposition , si ce n'est de la nature ? Nous n'avons des qualités estimables que par elle , nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles , que ceux qui brillent par des vertus acquises & comme d'emprunt ? Quel que soit le mérite , de quelqu'endroit qu'il naisse , il est digne d'estime ; il ne s'agit que de sçavoir la mesurer. L'esprit , la beauté , les richesses , la Noblesse , quoi-qu'enfans du hazard , ont tous leur prix , comme l'a-

dressé , le sçavoir , la vertu. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux , doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés ; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil & en connoisseurs. Une belle femme seroit aussi ridicule de se trouver laide , qu'un homme d'esprit de se croire un sot. Une modestie outrée ( défaut rare à la vérité ) est une sorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une ame belle & grande que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le feroit en pure perte, comme sous l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne feroit qu'un payfan grossier.

Suivant ces principes que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois, c'est par un abus hon-

teux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement avec beaucoup d'imagination, cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention, plus profondément pénétrée des traces ou des images que de leur

vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination , que si l'attention , cette clef ou mere des sciences , ne s'en mêle , il ne lui est guères permis que de parcourir ou d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche , il semble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination est de même. Toujours emportée par les tourbillons du sang & des esprits , une onde fait une trace ; effacée par celle qui suit , l'ame court

après , souvent en vain , & c'est ainsi que l'imagination , véritable image du tems , se détruit & se renouvelle sans cesse.

Tel est le chaos & la succession continuelle & rapide de nos idées , elles se chassent comme un flot pousse l'autre ; de sorte que si l'imagination n'emploie , pour ainsi dire , une partie de ses muscles pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau , pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir , & s'empêcher de tomber sur un autre qu'il n'est pas encore tems

de contempler , jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même ; elle formera les Orateurs , les Musiciens , les Peintres , les Poètes & jamais un seul Philosophe. Au contraire , si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même , à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité , qui ne fait que de brillans Entousiastes , à arrêter , contenir ses idées , à les retourner dans tous les sens , pour voir toutes les faces d'un objet ; alors l'imagination prompte à juger ,

embrassera par le raisonnement, la plus grande sphère d'objets, & sa vivacité toujours de si bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne fera plus qu'une pénétration clair-voyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

---

## I V.

*Des Sçavans.*

**L**ES Sçavans ignorent souvent beaucoup de choses qui ne sont pas inconnues aux moins instruits. L'expérience



périence du monde leur est nécessaire ; on s'y instruit de mille choses que les Livres ne peuvent montrer. D'ailleurs on contracte dans le cabinet un air , un je ne sçais quoi , que le monde le plus aimable ne sçauroit effacer. Les études abstraites & profondes qui font les délices de certains esprits , & qui les tiennent éloignés du commerce de leurs concitoyens, les rendent étrangers dans la société. Il est certain que s'ils pratiquoient un peu le monde, on remarqueroit autant de délicatesse que de solidité dans leurs Ouvrages.

## V.

*De quelques Auteurs.*

**J'**ADMIRE *Homere* jusques dans les endroits où on l'accuse de radoter un peu. Je ne crois pas l'admirer , parce que je raisonne bien ; mais je crois raisonner bien , parce que je l'admire. Quelques-uns prétendent tourner en ridicule ce pere de la Fable , qui n'est pas moins le pere du bon sens. Ses fictions sont autant d'emblèmes ingénieux , qui sous un dehors bizarre , cachent les secrets

les plus mystérieux de la nature , les préceptes les mieux raisonnés de la morale , & les plus utiles maximes de la politique. Tout le monde n'a pas l'esprit assez pénétrant pour débrouiller le sens admirable de ses Fables.

*Cicéron* n'est jamais plus élevé que lorsqu'il entreprend de louer quelqu'un. Quelle noblesse ! Quelle dignité ! soit lorsqu'il fait l'éloge de la clémence & de la valeur de *César* , soit lorsqu'il raconte les aimables qualités du Roi *Dejotarus* , soit qu'il loue *Milon* , le Poëte *Archias*,

ou enfin tous ceux dont il a défendu la cause. Quelle grandeur d'idées , de sentimens & d'expressions dans son Oraison en faveur de *Pompée* ! Il semble en effet que *Cicéron* est un Orateur différent lorsqu'il loue , de ce qu'il est lorsqu'il ne fait qu'exposer ou raisonner , tant il s'élève , pour ainsi dire , au-dessus de lui-même.

*César* faisant la guerre aux Germains , décrit les mœurs des Germains ; quelques pages de *César* sur cette matière font des volumes.

*Tacite* fait un Ouvrage

exprès sur les mœurs des Germains ; il est court cet Ouvrage , mais c'est l'Ouvrage de *Tacite* qui abbrégeoit tout , parce qu'il voyoit tout.

Un Ancien disoit que l'on doit considérer , eu égard à la postérité , tout ce que les Auteurs n'achevent pas , comme s'il n'avoit jamais été commencé. On ne doit pas juger ainsi des Pensées de M. *Pascal*. Il me semble qu'on auroit tort de supprimer ses admirables productions , quoiqu'elles ne puissent recevoir leur perfection , non plus que ces anciennes figures que l'on

aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Les Pensées de *Pascal* ne sont, il est vrai, que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit. Elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences, mais elles produisent leurs fruits en même tems qu'elles sont repandues. Si ces diamans bruts épars çà & là jettent tant d'éclat & de lumière, combien n'auroient-ils pas ébloui, si ce sçavant Ouvrier avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre ? Il semble que cet homme incomparable voit les

conséquences des choses dans leurs principes.

*Lemaître*, supérieur à tous ceux qui l'ont précédé dans la brillante & pénible carrière du Barreau, lutte sans cesse contre les défauts de son tems. Il est comme le restaurateur de son Art ; s'il échoue contre les écueils, le grand homme ne s'éclipse jamais.

*Patru*, plus correct que *Lemaître*, annonce mieux le goût. Il polit adroitement tous les matériaux qu'il emploie. Il use des dépouilles des Anciens comme d'un bien qui lui appartient.

*Erad* ne manque presque jamais les impressions qu'il veut faire naître. Ses Plaidoyers devroient être lus plus souvent qu'ils ne le font.

*Gillet* abondant, inimitable dans les portraits qu'il frappe, ne laisse à désirer qu'un peu plus d'égalité. Son discours sur la langue Françoisse me paroît un chef-d'œuvre.

*Terrasson* attache & plaît même souvent jusques dans ses négligences.

*Cochin* semble formé de l'ame de *Demosthene* & de celle de *Cicéron*. Il varie scru-



puleusement le style de ses Plaidoyers, mais le style simple en fait toujours le fond. Il reçoit les ornemens qui peuvent l'embellir sans le farder, & les traits sublimes qui peuvent le relever sans l'étouffer. C'est toujours de la nature & de l'intérieur de sa cause que *Cochin* semble tout tirer. On diroit que ce n'est pas son génie qui s'étend & qui s'élève, mais plutôt l'intérêt de l'honneur, de la vérité & de la justice qui l'inspire & l'enflamme. Dans une seule Cause ( c'est celle de M. le Marquis de *Hautefort*, ) *Cochin* semble avoir épuisé

toutes les couleurs que l'éloquence emploie pour varier & animer ses figures. C'est un génie dont la netteté brille dans les matieres les plus embrouillées , la fécondité dans les plus arides , l'invention dans les plus communes ; il est grand sans excès , hardi sans témérité , enjoué sans licence , plein sans enflure : *Magna non nimia , sublimia non abrupta , læta non luxuriosa , plena non tumida.*

Tous les Ouvrages de *Bossuet* sont marqués au coin du génie ; mais il met beaucoup plus de force dans ses

pensées que d'élégance dans son style.

*Flequier* a plus d'art que de génie. Il a moins réussi dans ses Panégyriques que dans ses Oraisons Funébres. Dans les premiers, son éloquence est moins abondante & moins sublime. La pureté du langage, l'élégance des tours, la fleur des expressions, le piquant, &, pour ainsi dire, l'ingénieux des pensées, font son principal mérite. On lui reproche trop d'uniformité dans ses figures, trop de symétrie dans ses périodes, & en général trop d'affectation.

V.... ce personnage fameux , qui joue depuis long-tems un rolle singulier dans les différentes Cours de l'Europe , a pris lui-même trop de soin de se faire connoître, pour que j'entreprenne de parler ici en détail des qualités de son cœur, & des productions de son esprit. Il y auroit beaucoup de partialité, pour ne pas dire d'injustice, à lui refuser des talens & du génie. Mais il faut convenir aussi qu'en fait d'Ouvrage, le mérite le plus vanté n'est pas toujours le plus digne de l'être. L'extrait d'un *Parallele du Lutrin & de la Henriade*,

qui me tomba entre les mains, il y a quelques années, suffira pour prouver cette vérité à tout Lecteur raisonnable. Pour faire un Poëme épique, V..... auroit dû choisir, à l'exemple d'*Homere* & de *Virgile*, non une suite d'aventures liées seulement parce qu'elles se suivent dans le récit, mais une seule action; en concerter les principes, les moyens, la fin; lui donner une même ame répandue dans tout le corps. Rien au monde n'est si frivole que le fond du *Poëme du Lutrin* par *Boileau*; cependant tout y est arrangé, lié. Il y a une

seule ame dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise. C'est le ressentiment de la discorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les rassure dans le besoin ; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit pas assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance, si elle n'avoit pas eu des obstacles à combattre & à vaincre, le Poëte a supposé la mollesse & la nuit qui s'opposent aux desseins de la discorde. Cependant celle-ci triomphe malgré les deux divinités, & il ne faut pas moins que la piété & la justice

pour l'arrêter dans ses progrès. L'action est une, simple : c'est un Lutrin rétabli & renversé par esprit d'animosité ; tout tend à ce seul point, tout y est lié ; & si le dénouement arrive par un dieu, c'est que la querelle étoit formée par une divinité, la discorde. D'ailleurs il étoit naturel que la piété & la justice jugeassent un démêlé de Chanoines, & donnassent la paix aux vainqueurs & aux vaincus. Dans la Henriade, l'Auteur fait commencer une action par un Prince, & la fait finir par un autre : l'un est d'un caractère foible, l'autre d'un caractère

grand. ' Quelle gloire pour un héros d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entrepris ! En général il paroît que la Henriade est un Ouvrage où il y a plus d'esprit que de génie , plus de brillant que de richesse , plus de coloris que de dessein , plus d'histoire que de poésie. L'Auteur a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage ; mais effrayé de la dépense, s'il eût fallu le refondre, il a mieux aimé y coudre ses morceaux brillans , y jeter quelques liaisons artificielles pour déguiser ses défauts, & réparer en quelque sorte le vice de l'Architecture. Mais



ces Additions ont donné plus d'étendue à l'édifice, fans le rendre plus régulier. On trouve néanmoins dans la *Henriade* des Vers très-bien faits, très-harmonieux, des descriptions très-touchantes; par exemple, le Tableau de la retraite du sage Vieillard & son discours. La mort de *Coligny* est admirable. *Henri IV* raconte, on ne peut pas mieux, la bataille de *Coutras*, à quelques Vers près, où il fait son éloge habilement, après avoir fait le modeste. L'Auteur a dû être content, ( & de quel de ses Ouvrages ne l'est-il point ? ) De la

peinture qu'il a faite des Courtisans. Il y a encore dans le quatrieme Livre des morceaux qu'il a travaillés avec complaisance , comme celui de la Discorde qui va trouver la Politique à *Rome*. On ne pardonne pas à V... de s'en prendre aux Chefs de l'Eglise quelques Vers après ; il auroit dû jeter un voile respectueux sur cette partie , parce qu'il n'est pas sensé de décrier une Eglise dans le giron de laquelle il veut ramener son héros. Il étoit sans doute à Londres , quand il fit l'édition sur laquelle on a fait cette critique. On peut en-

core citer comme quelque chose de beau le départ de *Jacques Clement* pour aller assassiner le Roi. Le crayon du siècle de Louis XIV dans le septieme Chant est digne d'un grand Maître. La bataille d'*Ivry* est fort belle. Le neuvieme Livre a des endroits charmans : il semble même que V. . . ait plus de facilité à réussir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs. Enfin ce Poëme est par-tout étincelant, & s'il n'éclaire point, au moins il éblouit. Si l'Auteur, au lieu de s'amuser à travailler *la Princesse de Navarre*, à composer ses *Lettres Philoso-*

*phiques* , à mettre au jour le *Temple du Goût* , à répandre dans le Public des *Libelles* contre ses prétendus ennemis & à réduire *Newton* à la portée de tout le monde , se fût remis de bonne grace à refondre & à rebâtir sa *Henriade* , après tous les avis qu'on lui a donnés , toutes les lumières qu'il a acquises , toutes les facilités que l'usage & l'habitude d'écrire , de penser & de sentir lui ont procurées , il auroit peut-être fait un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on estime le plus.

J'ai lu & entendu dire

souvent : *On ne critique que les bons Ouvrages , c'est même leur donner un degré de bonté qu'ils n'avoient pas.* Il s'ensuivroit de ce raisonnement , ou que tous les Ouvrages de V... qui ont essuyé souvent la censure la plus amère , sont bons , ou que tous les Ecrits de Fontenelle , qui ont obtenu dans tous les tems les éloges les plus distingués , sont mauvais. Fausses conséquences ! Consultons le sentiment des Auteurs. En est-il parmi eux à qui les Critiques fassent plus de plaisir que les applaudissemens ? L'amour propre , dont l'empire se fait sentir dans

tous les hommes à chaque instant, démentiroit leur aveu. Il est donc vrai de dire que moins un Ouvrage prête à la fatyre , plus il doit être excellent ; que plus un Auteur entraîne les suffrages du grand nombre , moins il doit avoir mauvaise idée de ses productions. Celles de Fontenelle lui ont attiré autant de partisans , que celles de V... lui ont suscité d'antagonistes : mon dessein au reste n'est pas d'exalter l'un aux dépens de l'autre ; je conviendrai même que V... a le don de charmer & d'étonner ses Lecteurs, mais Fontenelle a le talent de

les instruire & de captiver leur estime. Enfin pour critiquer comme il faut M. de V... & pour louer comme il convient M. de Fontenelle , il faudroit avoir le caractère de l'un & l'esprit de l'autre.

---

## V I.

*Des Rois.*

**L**A puissance des Rois a été prise sur celle des peres ; ils sont à l'égard de leur peuple ce que sont les peres à l'égard de leurs enfans : une nation est pour son Roi , ce qu'une famille est

pour son chef ; le respect & l'obéissance sont l'hommage des peuples , la vigilance & l'amour sont l'ame des Rois : la soumission des uns & l'autorité des autres feront leur durée & leur bonheur.

Ce n'est pas sans raison que les Anciens ont dit dans leurs Ecrits que les peuples seroient heureux , quand les Rois seroient Philosophes , parce que la Philosophie changeroit le Héros le plus sanguinaire & le plus cruel en un Héros humain & pacifique , & le Prince borné , en un Prince éclairé.

Un



Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou qui l'appaise : celui qui craint la Religion ou qui la hait est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent : celui qui n'a point du tout de Religion est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore.



## VII.

*De la Cour.*

**L**A Cour , ce riant séjour des plaisirs , ce centre fameux où toutes les passions se réunissent , est le rendez-vous choisi des objets les plus propres à séduire les sens ; c'est là qu'entraînée par le torrent de la coutume , l'ame se trouve enveloppée d'un tourbillon d'amusemens où son innocence lui échappe , presque sans qu'elle s'en aperçoive ; c'est là que dans un chaos , que l'on ne dé-

brouille pas aisément, on voit sortir du sein de la mollesse des femmes qui étalent avec art l'éclat dangereux de leurs charmes ; c'est là que plus d'un Courtisan séducteur, tente adroitement par ses leçons voluptueuses d'amollir le cœur des Princes même.

Le monde est semé de pièges & d'écueils contre lesquels l'innocence vient souvent se briser. Mais les plus pressans dangers viennent d'eux-mêmes s'offrir à la Cour ; le monde est le théâtre de la séduction, mais c'est à la Cour qu'elle élève

son trône , & qu'elle exerce son empire.

A la Cour l'intrépidité tremble , la fierté s'adoucit , la gravité s'humanise , & la puissance disparoît. La politesse , qui naît de l'envie de se distinguer , & qui flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont , est naturalisée à la Cour. Tel accable de caresses celui dont il machine la perte en secret. Ainsi à la Cour on devroit avoir toujours cette maxime présente à l'esprit : *Che ti fa piu carezze che non suole , o te ingannato , o in-*

*gannar ti vuole.* On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif. On témoigne de la complaisance à un rival qu'on déteste intérieurement. Le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens ; l'emporté se couvre du manteau de la douceur ; l'homme intéressé fait l'apologie de la générosité , le traître celle de la fidélité , l'ingrat l'éloge de la reconnaissance.

Les femmes ont peu de retenue dans les Monarchies, parce que la distinction des rangs les appellent à la Cour,

elles y vont prendre cet esprit de liberté, qui est le seul qu'on y tolère : chacun se fert de leurs agrémens & de leurs passions pour avancer sa fortune ; & comme leur foiblesse ne leur permet pas l'orgueil, la vanité, le luxe y regne toujours avec elles.

---

## VIII.

*Des Courtisans.*

UN Courtisan est un homme qui ne blâme rien en général & n'approuve rien en particulier ; qui ne

dit jamais tout ce qu'il pense,  
& pense rarement ce qu'il dit;  
qui parle au Ministre avec  
liberté en public, & tremble  
tête à tête avec lui; qui pro-  
tège en apparence, & n'o-  
blige presque jamais; qui  
dans le plus grand desœu-  
rement conserve l'air occu-  
pé & distrait; qu'un regard  
du Souverain enyvre ou con-  
fond, qu'un mot élève ou  
fait disparoître. Enfin l'am-  
bition dans l'oïiveté, la bas-  
sesse dans l'orgueil, le désir  
de s'enrichir sans travail,  
l'aversion pour la vérité, la  
flatterie, la trahison, la per-  
fidie, l'abandon de tous ses

engagemens ; le mépris des devoirs du citoyen , la crainte de la vertu du Prince , l'espérance de ses foibleſſes , & plus que tout cela , le ridicule perpétuel jetté ſur la vertu , ſont le caractère de la plûpart des Courtiſans , marqué dans tous les lieux & dans tous les tems.

Le Courtiſan ſ'étudie à cacher ſon dérèglement ſous des dehors réglés , le petit Maître fait vanité de paroître encore plus dérèglé qu'il n'eſt ; l'un penſe beaucoup avant que de parler , l'autre parle beaucoup & ne penſe



guères ; l'un court après la fortune , l'autre croit que la fortune doit courir après lui ; le Courtisan témoigne de la complaisance à un rival qu'il déteste intérieurement , le petit Maître ne cache ni l'amitié ni le mépris qu'il a pour quelqu'un. Le langage du Courtisan est poli , flatteur , insinuant , celui du petit Maître est vain , familier & peu réfléchi.

Les vieux Courtisans qui ont passé presque toute leur vie dans l'antichambre des Rois & des Ministres , sont comparables à saint Siméon

le Stylite, qui demeura, dit-on, vingt ans en méditation sur une colonné de trente pieds de haut.

---

## I X.

*Des grands Seigneurs.*

UN grand Seigneur est ordinairement un homme qui a des ancêtres , des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

Qu'un grand Seigneur qui paroît vous honorer de sa protection vous reconnoisse capable de lui rendre des services , de satisfaire son intérêt particulier , il tâchera de vous attacher à lui. Acceptez ses offres , vous en ferez la dupe ; refusez-les , il tiendra des discours défavantageux sur votre compte ; il renverra même vos projets de fortune , s'il en est instruit , parce que son rang lui assure l'impunité.



## X.

*De la Religion.*

L'HOMME pieux & l'athée parlent toujours de Religion ; l'un parle de ce qu'il aime , & l'autre de ce qu'il craint.

Il est impossible que nous supposions que les Negres soient des hommes , parce que si nous les supposions des hommes , on commenceroit à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes Chrétiens.

La force des loix humaines

vient de ce qu'on les craint ,  
la force de la Religion vient  
de ce qu'on la croit.

Pour qu'une Religion attache , il faut qu'elle ait une morale pure ; les hommes fripons en détail , sont en gros de très-honnêtes gens , ils aiment la morale.

En fait de changement de Religion , les invitations sont plus fortes que les peines.

L'ignorance grossière , la science trop subtile nuisent également en matiere de Religion. L'esprit fort est plus qu'impie , il n'a point de Re-

ligion ; il attribue tout au cours de la nature ; & le cours de la nature qu'il devroit attribuer à quelqu'Etre indépendant, il l'attribue au hazard, au destin, à une certaine nécessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Un homme sans Religion est non seulement dangereux mais encore méprisable ; il ne mérite la confiance de personne.

La Religion doit être l'objet principal & l'unique fin de l'homme ; elle est l'appui des familles, des trônes, des

empires. Le bouleversement général que produisent le libertinage & l'impiété, est une preuve de la nécessité d'une Religion. La nation qui en admet indifféremment plusieurs, fait penser qu'elle n'en a point ; elle est ordinairement fertile en révolutions.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas toujours extrêmes ; mais dans celles que nous avons sur la Religion, comme par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion

est vraie ; nous nous indignons contre ceux qui , au lieu de changer eux-mêmes , s'obstinent à nous faire changer.

---

## X I.

*De l'Homme.*

C'EST une chose étrange que l'Homme qui s'aime foi-même plus que toute chose , veuille connoître toute chose plutôt que soi-même. S'il pouvoit comprendre ce qu'il voit , je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité



où sa raison se perd. Les Hommes , au plus haut point de leur perfection , sont toujours des Hommes foibles , inconstans , sujets à l'erreur & aux misères humaines ; enfin des êtres très-imparfaits : ils se dépouillent souvent de bien des préjugés reçus, pour en adopter de plus extravagans. Dans l'Homme tout est borné , si on le regarde par rapport à Dieu ; dans l'Homme tout est infini , si on le compare aux autres créatures. Il se trouve dans l'Homme un mélange singulier de perfections & de vices, de force & d'impuissance, de

grandeur & de foiblesse , de talens & d'ignorance : on vante l'excellence de son esprit , la profondeur de ses connoissances , la fidélité de sa mémoire , le nombre de ses talens , tout cela doit être le sujet de son admiration & non le fondement de son orgueil. L'orgueil naît en l'Homme de l'idée trop avantageuse qu'il s'est formée de son prétendu mérite : il ne faut donc pour remédier à l'orgueil que s'apprécier soi-même avec justesse , mais qu'il est difficile de se peser exactement quand on tient soi-même la balance.

## XII.

*Du Mariage.*

**L**A continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce. C'est une règle tirée de la nature , moins il y a de gens mariés , moins il y a de fidélité dans les mariages. Quelques soient les avantages qu'on trouve dans le mariage, ils ne valent pas souvent celui d'en être privé.

Dans les causes ordinaires de séparation , on donne le tort à la femme , mais sou-

vent le mari est cause que la femme a tort. La plûpart des maris , par leurs soupçons impertinens , & leur brusquerie envers leurs femmes , sont à la fin devenus ce qu'ils appréhendoient d'être. La vie d'un jaloux se passe à chercher un secret dont la découverte détruit sa félicité.

La communauté des biens entre le mari & la femme est très-convenable dans le gouvernement Monarchique , parce qu'elle intéresse les femmes aux affaires domestiques , & les rapelle , comme malgré elles , au soin de leur maison.

## XIII.

*Des Femmes.*

**I**L est contre la raison & contre la nature que les Femmes soient maîtresses dans la maison , mais il ne l'est pas qu'elles gouvernent un empire ; dans le premier cas , l'état de foiblesse où elles sont ne leur permet pas la prééminence ; dans le second , leur foiblesse même leur donne ordinairement plus de douceur & de modération.

C'est un des avantages des

charmés de la jeunesse dans les Femmes , que dans un âge avancé , un mari se porte à la bienveillance par le souvenir de ses plaisirs passés.

La destination des Femmes est de plaire , d'être aimables & d'être aimées ; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop.

Il y a des Femmes qui sous prétexte d'avoir l'inclination solitaire , cherchent volontiers des routes écartées , où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

L'air indécent de certaines Femmes annonce qu'on en peut facilement triompher.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire est bien embarrassée. Quel parti prendre pour réussir dans le monde ? Est-elle simple ? on s'en dégoûte ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne. Pour bien faire , il faudroit qu'elle fût simple , prude & coquette tout ensemble : la simplicité attire , la pruderie retient , & la coquetterie amuse.

Notre liaison avec les Fem-

mes est fondée sur le bonheur attaché aux plaisirs des sens , sur le charme d'aimer & d'être aimé , & sur le désir de leur plaire , parce que ce sont des Juges très éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la galanterie , qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger , mais le perpétuel mensonge de l'amour.

Les Femmes pardonnent ce que les mouvemens de tendresse font hazarder ; mais elles ne pardonnent point ( du moins extérieurement ) les témérités



témérités qui ne sont fondées que sur la facilité qu'on se promet de trouver auprès d'elles.

Il est bien difficile que la méchanceté du Public respecte une liaison intime & fondée sur le goût de la vertu entre des personnes de différent sexe.

On ne parle pas assez des Femmes vertueuses , & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. Nous ne parlons pas de celles qui nous sont indifférentes ; nous sommes prévenus pour celles que

nous aimons & contre celles dont nous n'avons pû nous faire aimer.

Pourquoi est-il plus honteux à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour ? S'il est vrai que les Femmes soient plus foibles que les hommes, leurs chûtes devroient être plus pardonnables.

La dépravation est telle aujourd'hui que plus une Femme est estimable, plus on la trouve ridicule. Je ne dis pas que ce soient les Femmes seules qui lui fassent cette injustice (cela seroit tout simple)

mais ce que l'on ne conçoit pas , c'est que ce sont les hommes , eux qui leur demandent sans cesse des sentimens.

La plupart des Femmes sont plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur , & telle seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette qu'avec un amant. Cela ne doit point surprendre ; la première vertu , selon elles , est de plaire , & malheureusement pour plaire aux hommes , la beauté est souvent un moyen plus sûr que la sagesse : il est vrai que la beauté

Dij

ajoute beaucoup au mérite d'une dame , & qu'il ne faut pas moins qu'un mérite éminent pour rendre la laideur suportable.

La vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemis irréconciliables ; une Femme qui sçait les allier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journalière que les armes , la vertu des Femmes encore plus que la beauté.

La servitude des Femmes est très-conforme au génie

d'un Etat despotique qui aime à abuser de tout. On est bien plus heureux de vivre sous des Gouvernemens qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agréments semble parer la société, & où les Femmes se réservant au plaisir d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.

La cloture des Femmes (en Orient) fuit naturellement de la poligamie, l'ordre domestique le demande ainsi; un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers.

On trouve des mœurs plus pures dans les divers Etats d'Orient , à proportion que la cloture des Femmes y est plus exacte. C'est pour cela que dans les Empires du Turc, de Perse , du Mogol , de la Chine & du Japon , les mœurs des Femmes sont admirables. On ne peut pas dire la même chose des Indes : à Patane la lubricité des Femmes est si grande , que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises. Il y a des climats où le phisque a une telle force , que la morale

n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une Femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle; dans ces Pays au lieu de préceptes, il faut des verroux.

Une Femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échets en use avec ses pions; elle ne s'attache pas assez à un seul, pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

Les Femmes sont comme des enigmes, & en général

elles ont cela de commun avec les enigmes , qu'elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

Les Femmes en général aiment mieux les Tragédies que les Comédies. En voici peut-être la raison , dit M. Pope c'est que dans les Tragédies leur sexe , pour l'ordinaire , est adoré , déifié ; au lieu que dans les Comédies, il est tourné en ridicule.





## XIV.

*De la Beauté.*

**L**A Beauté est un grand don de la nature & sert à l'homme d'une forte recommandation dans le monde. Elle a , comme l'aiman , une vertu secrète qui attire l'admiration des mortels , & particulièrement du sexe , qui considère rarement ce qu'un vase contient , pourvu qu'il soit d'une belle porcelaine : cependant cela n'est pas toujours vrai , car souvent : *Non e bello , quel ch'e bello , ma quel , che piace.*

Dv.

## X V.

*Du Naïf.*

**L**E Naïf, cette expression vive du sentiment, dont le propre est de se peindre lui-même aussi rapidement au dehors, qu'il a été vivement conçu au dedans, n'est point du ressort de l'art : tel que cette rougeur ingénue, qui tout-à-coup, & sans le consentement de la volonté, trahit les mouvemens secrets d'une ame encore neuve : le Naïf échappe sans qu'aucune réflexion l'ait préparé ou l'ac-

compagne , il ne peut être  
ni commandé ni retenu.

## XVI.

*Du Plaisir.*

**V**OULOIR se soustraire  
au Plaisir , c'est une  
chimère : lui obéir en es-  
clave , c'est se dégrader.

Il y a plus de danger à se  
livrer entièrement au Plaisir ,  
qu'à s'en priver tout-à-fait ;  
l'un & l'autre sont contre la  
raison.

On distingue les Plaisirs de  
l'ame de ceux des sens , mais

ces derniers ne sont pas totalement indépendans des autres, & l'on ne peut, je crois, avoir aucune satisfaction où l'ame n'ait aucune part.

---

## XVII.

*Des Passions.*

**L**A Passion étant une affection de l'ame, dépendante du caractère, il n'est pas libre d'avoir ou de n'avoir pas des Passions, parce que l'ame n'est pas la maîtresse de recevoir ou de ne pas recevoir une impression ; mais la liberté de l'ame

## DES GENS D'ESPRIT. 85

consiste à consentir ou à ne pas consentir à l'effet de cette impression : cette liberté est donnée à tout le monde.

Nous éprouvons d'ailleurs des Passions dès la plus tendre enfance ; nous sentons avant que de penser. Ce sont donc des présens de la nature, ou pour mieux dire, des dons de Dieu : car le Philosophe n'entend autre chose par la nature, que la main bienfaitrice du Tout-puissant. Or Dieu n'a point fait sans doute à ses créatures des présens empoisonnés ; nos Passions sont donc innocentes dans

leur principe , mais notre raison doit en régler l'usage.

---

## XVIII.

*De l'Amitié.*

**T**OUT ce qui est parfait est rare , l'Amitié exige trop de perfections pour être commune.

L'estime ne fait pas toujours naître l'Amitié , & l'amour n'inspire pas toujours de l'estime.

Un ami inutile est comme une belle Maison de Cam-

pagne dont on ne tire aucun revenu , mais qui coûte beaucoup à entretenir.

Les amis de notre siècle ne ressemblent pas mal à la fausse monnoye , ils en ont le brillant & le peu de valeur.

Un ami d'une humeur inégale est comme un bon mets mal apprêté. La sympathie forme l'Amitié , la complaisance la nourrit , la droiture du cœur la conserve ; mais la grande familiarité qui ouvre la porte à l'amour , la ferme souvent à l'Amitié , ou du moins l'affoiblit beaucoup,

& une foible Amitié n'en mérite plus le nom.

Quoique l'Amitié ne soit point intéressée , les soins officieux lui plaissent ; les bons offices sont pour les amis ce que sont les caresses aux amans , non des motifs pour commencer à s'aimer , mais des raisons pour s'aimer davantage , semblables à l'haléine du vent qui n'engendre pas la flame , mais la rend plus ardente.





## X I X.

*De l'Amour.*

L'AMOUR cause d'étranges métamorphoses , la fierté s'humanise , la dévote écarte ses scrupules , la prude ne sauve que les apparences , la farouche ne l'est point dans le particulier , l'indifférente ne l'est qu'un tems.

Un leste équipage & une grande magnificence , deux articles qui font faire autant de chemin en amour que le vrai mérite.

L'Amour ne feroit plus Amour , s'il ne se plaisoit à renverser les fortunes de son empire.

L'Amour est plus violent que l'amitié , cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'Amour naît brusquement & s'évanouit de même. L'amitié a une naissance moins prompte , une durée plus solide. L'Amour s'attache aveuglément , l'amitié est éclairée dans ses choix : l'Amour entraîne les dégouts , il est sujet aux révolutions ; l'amitié est au-dessus des caprices , elle n'est sujette qu'à

de rares & de légères vicissitudes. L'Amour se refroidit par les caresses , se ralantit par les faveurs ; l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amitié est sage , tranquille , attachée à la modération ; l'Amour au contraire est brusque, turbulent , excessif dans sa délicatesse. L'Amour est plus inventif que l'amitié , par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte , mais moins forte qu'un homme.

Quoique l'Amour ne soit ordinairement qu'une folle

passion, c'est lui qui rend le cœur moins farouche, le caractère plus liant, l'humeur plus complaisante. On s'accoutume en aimant à plier sa volonté au gré de la personne chérie ; on contracte par-là l'heureuse habitude de commander à ses desirs ; de les maîtriser & de les réprimer, de conformer son goût & ses inclinations aux lieux, aux tems, aux personnes.

Il est une sorte de jalousie, compagne inséparable d'un Amour vif & délicat, elle n'exclut pas l'estime & n'est point injurieuse. On craint

de perdre l'affection de ce qu'on aime , parce qu'on en connoît le prix ; on craint de déplaire à l'objet aimé , sans le soupçonner d'inconstance ; on craint son refroidissement , mais on est sûr de sa fidélité. Cette tendre appréhension est un aiguillon efficace qui réveille l'Amour , le rend actif & prévenant ; sans ce secours il languiroit par trop de sécurité.

Dans l'Amour on se connoît parce qu'on s'aime : dans l'amitié on s'aime parce qu'on se connoît.

Deux amans se cachent

mutuellement leurs défauts  
& se trahissent ; deux amis  
au contraire se les avouent  
& se les pardonnent.

On ne parle plus du bonheur qu'on a d'avoir une maîtresse ; on jouit davantage de celui qu'on a de posséder un ami.

---

## X X.

*Des Physionomies.*

**I**L n'est pas plus nécessaire d'être grand Physionomiste pour deviner la qualité de l'esprit par la figure ,

ou la forme des traits , lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point , qu'il ne l'est d'être grand Médecin , pour connoître un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Examinez les portraits de *Locke*, de *Boerhaave*, de *Montesquieu* , de *Maupe-rouis* &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des Physionomies fortes , des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres , vous distinguerez toujours le beau du grand génie , & même souvent l'honnête homme du fripon.

On a remarqué, par exemple, qu'un Auteur célèbre réunit dans son portrait l'air d'un filou avec le feu de Prométhée.

---

## X X I.

*Des Consolations.*

**I**L n'y a rien de si affligeant que les Consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, & du malheur de la condition humaine; c'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la considération



dération que l'on est né misérable ; il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions , & traiter l'homme comme sensible , au lieu de le traiter comme raisonnable.

---

## X X I I.

*De la Raillerie.*

C'EST entre les égaux que la Raillerie est permise ; c'est alors un jeu d'esprit innocent , un ingénieux combat dont le fort changeant & mobile amuse agréablement , pourvu que les combattans soient à-peu-près

E

de même force ; car railler quelqu'un qui n'a pas reçu du Ciel le don de la repartie , c'est lâcheté. La Raillerie même entre égaux doit être rare , délicate & modérée ; elle ne doit relever que des fautes légères , dont la conviction n'entraîne point avec soi le deshonneur & l'infamie , & ne fasse point à l'amour propre une plaie trop sensible.



## XXIII.

*De la Société.*

**B**ANNISSEZ de chez vous les gens sans politesse , sans mœurs , sans délicatesse & sans goût ; écarterz aussi les dévotes & les précieuses , les pédans & les petits Maîtres , ce qui vous restera pourra former la bonne compagnie ; ce sera une Société de gens de bien , d'une humeur facile & liante , où la vertu , le bon ordre & les bienféances seront toujours respectées. On y fera un fond

commun d'enjouement & d'esprit ; la liberté y aura place ; la licence en sera exclue ; on y admettra le plaisir sans en bannir la sagesse.

---

## X X I V.

*De la Réputation.*

**L'**AMOUR de l'estime & des applaudissemens se fait connoître en nous dès l'enfance ; le désir d'une bonne Réputation naît , pour ainsi dire , avec nous , c'est le cri de la nature ; la Réputation satisfait même le sage ; tout le reste est vain & frivole à

ses yeux ; les richesses sont un écueil dangereux pour la vertu ; les plaisirs deviennent très-souvent des amusemens coupables , & les talens une source féconde de jalousie & de haine ; la vie même n'est qu'un songe qui s'évanouit dans un instant. Mais la Réputation est un bien durable & flatteur ; elle nous reproduit , pour ainsi dire , dans les lieux où nous ne sommes point.



## XXV.

*De la Calomnie.*

**L**E but du Calomniateur est de jeter un ridicule sur le mérite & la vertu : de ses lèvres découle un poison funeste ; son silence même est souvent plus meurtrier que ses discours ; il paroît quelquefois sincère dans ses démarches , dans le fond c'est un monstre dont on doit fuir la présence. Il loue souvent en face ceux qu'il déchire en secret ; c'est un serpent qui aiguise ses traits dans le si-

lence pour percer dans l'obscurité ; c'est le fléau des sociétés , parce qu'il n'en respecte point les plus fermes appuis. Il tient le discours insensé de ce Lacédémonien, qui disoit : *Qu'étant homme libre , on ne pouvoit lui contester le droit de mentir.* Ici la Calomnie triomphe du vertueux *Socrate* ; là elle mene devant un Tribunal sévère *Scipion innocent* ; ailleurs elle expose au mépris les mœurs pures de *Caton* ; par elle *Aristide* est condamné à l'exil. En faut-il davantage pour rendre ce vice odieux à tout le genre humain ?

## XXVI.

*De la Vertu.*

**Q**U'EST-CE que la Vertu ? C'est la fidélité constante à remplir les obligations que la raison nous dicte ; & qu'est-ce que la raison elle-même ? C'est une portion de la sagesse divine dont le Créateur a orné nos âmes pour nous éclairer sur nos devoirs.

La place naturelle de la Vertu est auprès de la liberté, mais elle ne se trouve pas



plus auprès de la liberté extrême , qu'auprès de la servitude.

Je ne puis croire , comme quelques-uns le prétendent , que les vices concourent autant au bonheur de la société que les Vertus. Ils produisent à la vérité des événemens qui tournent quelquefois au profit de la société , mais c'est toujours aux dépens de son bonheur qui ne peut résulter que des Vertus.



## XXVII.

*Des Louanges.*

**O**N doit être flaté des Louanges de ceux qui n'en donnent pas indifféremment à tout le monde.

Louer des gens en face , c'est supposer qu'ils aiment les Louanges ; louer à la face de toute la terre des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est impudence ; louer des Grands qui veulent être loués sans qu'ils songent à mériter de l'être , c'est lâ-

cheté ; enfin faire métier de louer ; c'est folie.

---

## XXVIII.

*De la Flaterie.*

**I**L n'étoit pas permis aux victorieux des jeux olympiques de se faire dresser des statues plus grandes que le naturel ; ceux qui avoient la direction des jeux, les faisoient rompre , lorsqu'il s'en rencontroit quelqueune ; ainsi la renommée brise la statue de ceux que la Flaterie élève.

Je ne hais rien tant que la

Flaterie , & je la prens aussi-bien que le mensonge pour le témoignage d'une ame basse.

Tout le monde s'emporte contre la Flaterie , & personne ne se fâche sérieusement contre les Flateurs.

---

## XXIX.

### *De la Vérité.*

C'EST un pésant fardeau que celui de la Vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes ; ils doivent bien penser que ceux qui le

font y font contraints , & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font , s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect & même leur amour.

---

## X X X.

*Des Athéniens.*

**L**Es Athéniens étoient effrontés , babillards , fanfarons , éloquens , menteurs & braves, c'étoient les Gascons de la Grèce. Ils se croyoient fort au-dessus des

Lacédémoniens , qui n'avoient pour eux en récompense que de la haine & du mépris.

---

## XXXI.

*Des Lacédémoniens.*

**L**Es Lacédémoniens ne ressembloient pas mal aux Normands d'aprèsent : ils étoient du pays de sagesse. Penser beaucoup , parler peu , être dissimulé , fourbe , très-adroit voleur , aimer la guerre au défaut des procès , & regarder tous les Grecs avec dédain , voilà ce qui consti-

DES GENS D'ESPRIT. III  
tuoit l'essence d'un habitant  
de Sparte.

---

XXXII.

*Des anciens Romains.*

**O**N doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde , c'est qu'ayant combattu successivement tous les Peuples , ils ont renoncé à leurs usages , si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

La guerre leur étoit presque toujours agréable , parce

que par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la leur rendre utile.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance & la valeur leur devinrent des vertus nécessaires, & elles ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats ; & ce-



pendant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est , je crois , que leurs fatigues étoient continuelles , au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté , ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Publius Nasica , sans besoin , leur fit construire une armée navale , on craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Ces hommes si endurcis étoient ordinairement sains ; on ne remarque pas dans les

Auteurs que les armées Romaines qui faisoient la guerre en tant de climats , périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées , sans avoir combattu , se fondent , pour ainsi dire , dans une campagne.

La principale attention des Romains étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux , & d'abord ils y mettoient ordre. La guerre étoit pour eux une méditation , la paix un exercice ; enfin ja-

mais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardieffe.

Carthage qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du désavantage ; l'or & l'argent s'épuisent , mais la vertu , la constance , la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais. Les Romains étoient ambitieux par orgueil , & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander , les autres vouloient acquérir. Des batailles perdues , la di-

minution du peuple , l'affoiblissement du commerce , l'épuisement du trésor public , le soulèvement des Nations voisines pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux , elle ne se déterminoit que par sa gloire ; & comme elle n'imaginoit point qu'elle peut être, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Je crois que la secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains : les Grecs en avoient été infatués avant eux , aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de son tems les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec , au lieu qu'un Romain en étoit , pour ainsi dire , enchaîné.

Enfin la République fut opprimée , & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut

accuser l'homme , toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage , & qui ne désire tout , que parce qu'il possède beaucoup.

Qu'on voye dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises , tant de sang répandu , tant de peuples détruits , tant de grandes actions , tant de triomphes , tant de politique , de sagesse , de prudence , de constance , de courage , ce projet d'envahir tout , si bien formé , si bien soutenu , si bien fini , à quoi aboutit-il , qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six mon-

stres ? Quoi ! ce Senat n'a-  
voit fait évanouir tant de Rois  
que pour tomber lui-même  
dans le plus bas esclavage de  
quelques-uns de ses plus in-  
dignes citoyens , & s'exter-  
miner par ses propres arrêts ?  
On n'éleve donc sa puissance  
que pour la voir mieux ren-  
versée : Les hommes ne tra-  
vaillent à augmenter leur pou-  
voir que pour le voir tomber  
contre eux-mêmes dans de  
plus heureuses mains.

Voici en un mot l'histoire  
des Romains ; ils vainquirent  
tous les peuples par leurs  
maximes , mais lorsqu'ils y

furent parvenus , leur République ne put subsister , il fallut changer de gouvernement ; & des maximes contraires aux premières , employées dans ce gouvernement nouveau , firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde , on peut le demander aux Romains , qui eurent une suite continue de prospérités , quand ils se gouvernèrent sur un certain plan , & une suite non interrompue de revers , lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales ,



rales , soit morales , soit physiques qui agissent dans chaque Monarchie , l'élevent , la maintiennent ou la précipitent ; tous les accidens sont soumis à ces causes , & si le hazard d'une bataille , c'est-à-dire , une cause particulière , a ruiné un Etat , il y avoit une cause générale qui faisoit que cet Etat devoit périr par une seule bataille : en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples , non seulement par l'art

F.

de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque sous les Empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs Princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis ; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux <sup>faire</sup> condamner à mourir leurs enfans,

pour avoir sans leur ordre gagné la victoire. Mais quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces Nations, & si l'on lit les guerres de Balifaire contre les Gots, on verra un Général presque toujours désobéi par ses Officiers.



## XXXIII.

*Des Italiens.*

ON peut dire en général que les Italiens d'aujourd'hui sont très-civils & très-sobres : les voyageurs se ressentent facilement de cette dernière qualité. Ils ont naturellement de l'esprit, de la disposition pour l'étude, pour les arts, pour le commerce, pour la guerre même, & sur-tout un goût supérieur à celui de toutes les Nations pour la Peinture & pour la Musique. Mais la mollesse &

Poïfiveté rendent souvent inutiles les talens que la nature leur donne ; la fourberie , la perfidie & le foupçon ne font point rares parmi eux. Leurs Prêtres fur-tout poffèdent au fouverain degré l'art de fe faire valoir & de parvenir à leur but ; il y en a , dit-on , qui cachent un défir de vengeance fous des apparences fi trompeufes , qu'il eft impoffible de s'en appercevoir que quand le coup eft porté. Il ne faut pas croire que les affaffinats foient fi communs en Italie que quelques Auteurs ont voulu le perfuader. Les Italiens ont encore un pen-

chant singulier pour la jalousie  
& pour l'amour ; mais cette  
derniere passion n'est-elle pas  
le foible de tous les hommes ?

---

## XXXIV.

*Des Anglois.*

**L**Es Anglois prennent  
leur parti brusquement  
& l'exécutent de même ; cela  
paroît par la quantité de gens  
qui se tuent eux-mêmes , &  
par le grand nombre de ma-  
riages inégaux qui se font  
parmi eux. On entrevoit en  
eux un petit reste de férocité,  
qui est le fond de leur ancien

caractere ; ils tiennent quelque chose des différentes Nations qui les ont subjugués. Ils boivent comme les Saxons ; ils aiment la chasse comme les Danois ; les Normans leur ont laissé la chicane & les faux témoins ; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglans & pour le mépris de la mort. L'esprit de frivolité , si commun en France , commence à se répandre parmi eux ; ils pourront à la vérité acquérir par ce moyen des airs , des manieres & des façons qui seront plus de nôtre goût , mais

ils perdront aussi l'habitude de penser & d'écrire profondément.

---

## X X X V.

*Des François.*

**L**Es François ne parlent presque jamais de leurs femmes , c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux. Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console , ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait , ce



sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent , ce sont encore les maris jaloux : aussi n'y a-t-il pas de pays où ils soient en si petit nombre qu'en France. Un mari qui aime sa femme , est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre. Les François ne se piquent gueres de constance ; ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours , que de soutenir qu'on se portera toujours bien. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle

de son côté leur promet qu'elle fera toujours aimable ; & si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur. Le jeu est très en usage en France : le titre de joueur y tient même lieu de naissance. Les femmes qui veulent ruiner leurs maris ont des moyens pour tous les âges , depuis la plus tendre jeunesse , jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement , la coquetterie l'augmente , le jeu l'acheve.

Il y a des François fort fin.

guliers qui ont un talent bien extraordinaire ; ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire , & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems , sans qu'il soit possible de les déceler , d'être leur plagiaire , ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit : ces fortes de gens sont adorés des femmes.

On dit que l'homme est un animal sociable ; sur ce pied là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre , c'est l'homme par excellence , car il semble être fait uni-

quement pour la société. Mais on remarque parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais qui sont eux-mêmes la société universelle : ils se multiplient dans tous les coins, & peuplent en un instant les quatre quartiers d'une Ville. On demande dans les Ecoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux, ils font une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.



## X X X V I.

*De l'Historien.*

UN Historien doit se regarder comme un homme sans préjugé, sans patrie & sans religion : alors il est exact pour ne rien omettre de ce qui appartient à son sujet ; judicieux, pour ne rien dire d'inutile ; pénétrant, pour découvrir les principes & les motifs qui ont mis en mouvement ceux qu'il représente ; attentif, pour distinguer le vrai du vraisemblable ;

impartial , pour que ni l'éducation , ni l'inclination , ni la passion ne conduisent jamais sa plume ; modéré , sage , circonspect , pour ne rien blâmer qu'autant que la probité le demande & que l'humanité le permet : il doit être vif , éloquent & pathétique , même dans les descriptions ; net & précis dans les narrations ; vrai & élégant dans ses portraits ; juste & éclairé dans ses réflexions : son style doit être pur , clair , varié & naturel.



## X X X V I I.

*De l'Histoire.*

**L**Es principaux avantages de l'Histoire sont de mettre sous nos yeux les choses passées, qui nous feroient sans son secours aussi cachées que les choses à venir : c'est l'Histoire qui nous fait remarquer le tems & le lieu où chaque action s'est faite ; c'est elle qui donne un frein aux passions des Grands, en leur faisant craindre la justice sévère des Historiens. Témoin cet Empereur Romain, qui

pour dérober la connoissance de ses crimes au tribunal de l'Histoire , alla se cacher dans l'isle de *Caprée* ; c'est dans l'Histoire où les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus , & où ils viennent subir les jugemens de tous les peuples du monde ; c'est par l'Histoire que l'on découvre le lustre superficiel de la flatterie ; elle nous fait connoître les desseins , les succès ; ou les infortunes des grands Hommes , les terribles revers de la fortune , l'origine , les progrès & la décadence des Lettres , des Arts , des Sciences , du Commerce , des



Empires. Chacun peut encore regarder l'Histoire comme une Maîtresse tranquille , patiente , désintéressée , qu'on peut consulter à toute heure sans crainte d'être rebuté ou de donner à gauche. D'ailleurs ne faire cas de la naissance & des dignités que pour servir utilement sa patrie ; de la science & des talens , que pour éclairer les autres ; des richesses & du crédit , que pour soulager les malheureux , pardonner à ses ennemis , préférer le bien public à tout , lui sacrifier son repos , sa fortune , sa vie même , s'il le faut ; être

fidèle à son Prince ; être actif, integre , désintéressé , incorruptible dans les charges & les emplois , c'est dans ces nobles sentimens que nous affermit l'Histoire lue avec réflexion , & non par une simple curiosité.

---

### XXXVIII.

#### *Des Loix*

**P**ARCOUREZ l'histoire des Nations, vous sentirez le besoin des Loix ; elles font la gloire & le soutien des Empires , ils ne sont ja-

mais tombés qu'avec elles. Dès qu'elles viennent à perdre leur force & leur vigueur, il est nécessaire que ces grands corps, dont elles étoient les ames, périssent & se détruisent. L'extinction des Loix fait sur eux le même effet que la mort fait sur nous.

Il fut un tems où le droit étoit l'objet des connoissances de tous ceux qui se destinoient aux emplois civils, où l'on ne faisoit pas gloire d'ignorer ce que l'on doit sçavoir & de sçavoir ce que l'on doit ignorer, où la facilité de l'esprit servoit plus à appren-

dre sa profession qu'à la faire ;  
& où les amusemens continuel  
s n'étoient pas même l'attribut  
des femmes.

J'avoue que quand on jette  
les yeux sur les monumens  
de notre Histoire & de nos  
Loix , il semble que tout est  
mer & que les rivages mêmes  
manquent à la mer ; mais  
tous ces écrits froids , secs ,  
insipides & durs , il faut les  
dévorer , comme la Fable  
dit que Saturne dévorait des  
pierres.

C'est le discours raisonné ,  
vague & trop étendu sur

chaque Loi qui forme dans la plûpart des livres de Jurisprudence , le dédale des Loix , selon l'expression ordinaire ; un dictionnaire des Loix , l'ordre alphabétique , feroit le vrai fil d'*Ariadne* qui romproit toutes les complications , les nœuds , le labyrinthe où se perd la chicanne.

Lorsqu'un peuple est corrompu par les Loix , le mal est incurable , parce qu'il est dans le remède même.

Pourquoi les gens de la Loi ont-ils noyé la droite raison , & l'équité dans un déluge de procédures , de for-

malités & de chicannes raffinées ? C'est pour mettre à profit les démêlés de leurs concitoyens & s'enrichir par leurs méfintelligences.

Il n'en est pas des Loix primitives , comme de celles qui régulent les droits des particuliers, il faut avoir étudié celles-ci pour les connoître, elles ne sont écrites que dans les livres.

La liberté consiste principalement à ne pouvoir être forcé de faire une chose que la Loi n'ordonne pas. Toutes les fois que l'on défend une

chose naturellement permise ou nécessaire , on ne fait que rendre malhonnêtes - gens ceux qui la font.

Les Loix des Etats Monarchiques ont tant de règles , de restrictions , d'extentions , qui multiplient les cas particuliers , qu'elles semblent faire un Art de la raison même.

S'il est vrai que le caractère de l'esprit & les passions du cœur soient extrêmement différentes dans les divers climats , les Loix doivent être relatives & à la différence de

ces passions , & à la différence de ces caractères.

Si quelqu'un ( Loi de Moïse ) frappe son esclave & qu'il meure sous sa main , il sera puni ; mais s'il survit un jour ou deux , il ne le fera pas , parce que c'est son argent. Quel peuple où il falloit que la Loi civile se relâchât de la Loi naturelle ! Quand la Sagesse divine dit au peuple Juif , je vous ai donné des préceptes qui ne sont pas bons , cela signifie qu'ils n'avoient qu'une bonté relative : ce qui est l'éponge de toutes les difficultés que l'on peut faire



faire sur les Loix de *Moïse*.

Le style des Loix doit être concis & simple, l'expression directe s'entend toujours mieux que l'expression réfléchie : les Loix ne doivent point être subtiles ; elles sont faites pour des gens de moindre entendement ; elles ne sont point un Art de Logique, mais la raison simple d'un pere de famille.

Les Loix inutiles affoiblissent les Loix nécessaires ; il ne faut point faire de changement dans une Loi sans une raison suffisante ; lorsqu'on

fait tant que de rendre raison d'une Loi , il faut que cette raison soit digne d'elle ; en fait de présomption , celle de la Loi vaut mieux que celle de l'homme : il faut éclairer l'histoire par les Loix , & les Loix par l'histoire.

Il y a cette différence entre les Loix & les mœurs , que les Loix régulent plus les actions du citoyen , & que les mœurs régulent plus les actions de l'homme.

L'abus que les Magistrats peuvent faire des Loix , n'autorise personne à s'y soustrai-

re ; ils ont eux-mêmes un Juge auquel ils sont soumis.

C'est un beau spectacle que celui des Loix féodales. Un chêne antique s'élève , l'œil en voit de loin les feuillages : il approche , il en voit la tige , mais il n'en apperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

La science du Droit semble à présent toute reléguée dans les Ecoles , où la teinture qu'on en prend est même si legere , qu'à peine l'esprit des Etudians peut en conser-

ver quelque trace ; cependant soit qu'on considère la connoissance des loix par leur beauté , soit qu'on envisage leur utilité , & les besoins surtout qu'en ont les Juges , on est bien surpris de voir une science si belle , si utile & si nécessaire abandonnée même par les Magistrats. En vain objectent-ils contre cette étude son immensité , il suffit que l'étude du Droit soit nécessaire , pour que tout Juge qui l'omet soit inexcusable ; mais ils cherchent des titres honorables , & ils se trompent lourdement ; car rien ne dés-

honore plus que d'exercer une fonction qu'on est incapable de bien faire.

Il y a encore des Magistrats qui prétendent que les Loix étant fondées sur les notions invariables de l'équité naturelle, & la raison gravant ces notions dans tous les cœurs, il ne faut pas tant d'étude, & qu'avec un peu de sens commun, on peut décider presque toutes les plus grandes difficultés, aussi-bien que le Jurisconsulte le plus profond & le plus laborieux. On répond à cette objection en faisant voir, 1°. combien

l'équité qui est le fondement des Loix & le fruit d'une méditation profonde , est supérieure à cette équité qui se présente d'abord à l'esprit ; 2°. que ce prétendu sens commun , quand il suffiroit à un Juge pour se déterminer sûrement , seroit insuffisant pour ramener à son avis un autre Juge , qui , prétendant avoir le sens aussi droit que le premier , seroit cependant d'un avis contraire ; 3°. enfin que l'esprit le plus sensé & le mieux instruit des Loix & de l'usage pouvant s'égarer , ce n'est qu'en confrontant son sentiment avec les Loix &

les meilleurs Interpretes, qu'il peut s'assurer qu'il est dans le vrai chemin.

Pour rendre ces vérités plus sensibles, voici une comparaison aussi frappante que juste & applicable à toutes les sciences. Un homme qui voudroit exercer les fonctions de judicature avec le seul secours du sens commun, peut être comparé à un Architecte qui voudroit élever un mur, avec le secours de ses yeux seuls. Quelque excellente que fût sa vue, il se flatteroit en vain de mettre ce mur parfaitement à plomb, s'il n'y em-

ployoit les instrumens qui font d'usage en pareil cas. On n'hésiteroit pas à reconnoître la même chose de la profession de Juge , si les effets des mauvais jugemens se faisoient sentir aussi aisément que ceux d'une mauvaise maçonnerie.

---

### XXXIX.

#### *De l'Oisiveté.*

**R**IEN n'est plus terrible pour les hommes que le désœuvrement perpétuel dans lequel ils languissent presque tous. Cette nonchalance fa-



tales , livre l'esprit aux idées les plus dangereuses : l'imagination - naturellement vicieuse les adopte & les étend. La passion déjà née , en prend plus d'empire sur le cœur ; ou s'il est encore exempt de trouble , ces phanômes de volupté que l'on se plaît à se représenter , le disposent à la foiblesse.

Quand seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination , une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter , pour n'être point troublée dans cette jouissan-

ce imaginaire , elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme : moins l'objet qui la séduit est réel , plus elle croit inutile de lui résister : accoutumée à livrer ainsi son cœur aux charmes de la mollesse , un Amant tendre , ardent , empressé viendra se jeter à ses genoux , y portera ses larmes & ses transports ; comment pourra-t-elle triompher d'une si dangereuse occasion ?

L'ennui est un mal dont chacun a le remède entre les mains ; une femme , ( disoit

un Auteur grave & plaifant  
 tout enfemble, ) qui s'amuse *au plutoſt qu'il*  
*sup* à chercher ſes puces , eſt pré-  
 férable à un Moine qui s'en-  
 nuie.

Il eſt honteux de ſe repo-  
 ſer, avant que d'avoir travail-  
 lé ; le repos eſt une récom-  
 penſe qu'il faut avoir méri-  
 tée ; il faut même ſe perſua-  
 der que le travail eſt une des  
 ſources du plaifir , & peut-  
 être la plus certaine. Une vie  
 oifive eſt une vie néceſſaire-  
 ment triſte.

Tout ce que la Morale a  
 pu dire contre l'Oiſiveté, fera

encore trop foible , lorsqu'on n'en fera pas un crime d'Etat ou Capital , parce qu'elle est le germe de tous les crimes. L'imagination humaine ; on ne sçauroit trop le répéter , a besoin d'être nourrie ; lorsqu'on ne lui présente pas des objets véritables , elle s'en forme d'une phantaisie dirigée par le plaisir ou l'utilité momentanée. Interrogez les scélérats que la Justice est obligée de faire expirer dans les supplices , ce ne sont pas ordinairement des Artisans ou des Laboureurs. Les travailleurs pensent au travail qui les nourrit ; ce sont des oisifs

que la débauche ou le jeu ,  
enfans de l'Oisiveté, ont por-  
tés à toutes sortes de crimes.  
C'est là cette pernicieuse Oi-  
siveté que l'on doit attribuer  
la plûpart des séditions & des  
guerres civiles , & peut-être  
la chute de la République  
Romaine.

---

## X L.

*Des Richesses.*

**L**Es Richesses ne font  
pas ordinairement un  
grand homme , c'est de ce  
principe qu'il faut partir pour  
choisir un état.

Si l'on est riche, quelque inepte que l'on soit, on aspire à tout, on parvient quelquefois à tout ; & c'est par l'argent que l'on obtient une place, dont le défintéressement & la droiture sont les premiers devoirs.

On dit qu'un homme opulent est incapable d'enfanter de grandes productions, parce que son aisance l'empêche de faire les études & les démarches nécessaires pour y parvenir ; & Charles IX disoit au sujet de la fortune des Artistes, qu'il falloit les traiter comme des chevaux dont

On veut tirer un bon service ,  
*les bien nourrir & ne les point  
trop engraisser.* Il s'ensuivroit  
de ce jugement, que plusieurs  
Peintres qui ont été riches ,  
tels que Rubens , le Lorrain ,  
le Brun , Mignard , Louis  
Boulogne n'auroient pu de-  
puis leurs Richesses acquises ,  
enfanter des chefs-d'œuvres ,  
ce qui n'est pas vraisemblable.  
Il faut donc prendre le  
point juste de cette observa-  
tion littéraire. On doit enten-  
dre qu'un Artiste jeune , &  
dans le train des études , se-  
roit détourné de certains tra-  
vaux , s'il étoit opulent ; on  
veut dire qu'en ouvrant cet-

te carrière , il est à propos de n'avoir qu'une fortune médiocre , afin que le désir d'une meilleure encourage , & que la possession actuelle d'une plus abondante , n'inspire pas l'amour du plaisir , le luxe , l'orgueil , trois ennemis mortels du travail & des grands succès.

---

## X L I.

*Du Commerce.*

L'ENVIE de plaire établit les parures & les modes ; les modes font un objet important : à force de



se rendre l'esprit frivole , on augmente sans cesse les branches de son Commerce.

Le Commerce guérit des préjugés destructeurs ; partout où il y a des mœurs, il y a du Commerce, & par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces. Le Commerce corrompt les mœurs pures, il polit & adoucit les mœurs barbares.

La liberté du Commerce n'est pas une faculté accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent ; ce qui gêne le Commerçant, ne

gêne pas pour cela le Commerce. Le Commerce tantôt détruit par les Conquérans , tantôt gêné par les Monarques , parcourt la terre , fuit d'où il est opprimé , se repose où on le laisse respirer. Il régne aujourd'hui où l'on ne voyoit que des déserts , des mers & des rochers ; là où il régnoit , il n'y a que des déserts.

L'histoire du Commerce est celle de la communication des peuples ; l'effet du Commerce sont les richesses , la fuite des richesses le luxe , celle du luxe la perfection.

des Arts. Ce feroit une belle partie de l'hiftoire du Commerce que l'hiftoire du luxe.

L'esprit de conquête & l'esprit de Commerce , s'excluent mutuellement dans une Nation ; mais ajoutons auffi une observation qui n'est ni moins affurée, ni moins importante , c'est que l'esprit de conquête & l'esprit de confervation ne font pas moins incompatibles ; c'est-à-dire, que lorsque la Nation conquérante cesse de l'être, elle est bientôt subjuguée ; mais l'esprit de Commerce est toujours accompagné de la sagesse.

nécessaire pour la conservation , il cherche moins à étendre des frontieres , qu'à bâtir des forteresses pour sa tranquillité.

La Nation Moscovite étoit comme ignorée en Europe , avant que le Czar Pierre eût entrepris de la rendre commerçante ; sa force augmente selon son progrès de Police & de Commerce , & non selon son progrès de terrein qui a toujours été immense. Sa nouvelle Marine & le Port de Petersbourg , construit presque malgré la nature , lui sont plus utiles que

ne l'étoient autrefois les vastes campagnes de la Sibérie & de la Tartarie ; mais elles vont le devenir par les grands établissemens de cet Empereur , dont tout se ressent de proche en proche : la force d'un Etat ne doit donc pas se mesurer au terrain , mais au nombre des citoyens & à l'utilité de leurs travaux.

L'Architecte qui bâtit un édifice , doit commencer par assurer les fondemens & les murs , sans quoi il ne peut avoir aucun dessein utile. Cet objet rempli , son imagination se promene librement sur tou-

te forte d'embellifsemens ; de même le Législateur , après avoir assuré la nourriture de son peuple , doit ouvrir la porte à toutes sortes d'industries , parmi lesquelles le Commerce maritime doit tenir sans contredit la première place , parce qu'il augmente notre balance de Commerce , en quoi consiste le véritable profit de la Nation.



## XLII.

*Du Luxe.*

**L**E Luxe est toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes ; si dans un Etat les richesses sont également partagées , il n'y aura point de Luxe ; car il n'est fondé que sur les commodités qu'on se donne par le travail des autres. Pour que les richesses restent également partagées , il faut que la loi ne donne à chacun que le nécessaire physique ; si l'on a au-delà , les uns dépenseront ,

les autres acquerront, & l'inégalité s'établira. Comme par la constitution des Monarchies, les richesses y sont inégalement partagées, il faut bien qu'il y ait du Luxe ; si les Riches n'y dépensent pas beaucoup, les Pauvres mourront de faim. Ainsi pour que l'Etat Monarchique se soutienne, le Luxe doit aller en croissant du Laboureur à l'Artisan, aux Négocians, aux Nobles, aux Magistrats, aux Grands Seigneurs, aux Princes.

Les vagues déclamations qu'on a fait sur le Luxe & ses  
ou-



ouvriers , partent moins d'une saine connoissance ou d'une sage sévérité de mœurs , que d'un esprit chagrin & envieux.

Si les hommes étoient assez heureux pour se conduire par la pureté des maximes de la religion , ils n'auroient plus besoin de loix ; le devoir serviroit de frein au crime & de motif à la vertu ; mais malheureusement ce sont les passions qui conduisent , & le Législateur ne doit chercher qu'à les mettre à profit pour la société. Le Militaire n'est valeureux que par ambition ,

H

& le Négociant ne travaille que par cupidité , souvent l'un & l'autre pour se mettre en état de jouir voluptueusement de la vie ; & le Luxe devient un nouveau motif de travail , parce qu'ils verroient bientôt la fin de leurs richesses , s'ils ne travailloient pour les conserver ou pour en acquérir de nouvelles.



---

---

XLI II.*Des Impôts.*

**L'**IMPOSITION des sub-  
sides est de deux especes;  
l'une arbitraire , comme la  
Taille , la Capitation ; l'autre  
dépendante de la consom-  
mation, comme les Gabelles ,  
les Aydes , &c. Dans le pre-  
mier cas , c'est avec des exé-  
cutions militaires que le Re-  
ceveur tire avec peine un écu  
du Laboureur & de l'Arti-  
san , qui dans l'autre paye  
annuellement sans attention ,  
& quelquefois gaiement cin-

quante francs de sel ou de vin : c'est que l'Impôt sur la denrée ne lui paroît qu'une plus-valuë de denrée, enche-rie également pour tous ; au lieu que dans l'Impôt personnel , il croit toujours être taxé injustement , & il ne manque pas d'objets de comparaison qui le persuadent.

Les revenus de l'Etat sont une portion que chaque citoyen donne de son bien pour avoir la sûreté de l'autre , ou pour en jouir agréablement. Pour bien fixer ces revenus , il faut avoir égard

& aux nécessités de l'Etat , & aux nécessités des citoyens ; les besoins imaginaires sont ce que demandent les passions & les foibleesses de ceux qui gouvernent.

---

## XLIV.

*De l'Agriculture.*

L'AGRICULTURE doit être chez nous le premier objet du Commerce. Elle ne peut être négligée sans des pertes irréparables : la terre ne manifeste ses vertus , & ne répand ses bienfaits que par une culture assidue & la-

borieuse ; ceux à qui elle refuse ses dons , sont obligés de les aller recevoir d'elle à travers les périls d'une longue & pénible navigation.

Dire à l'honneur de l'Agriculture que les Romains ont tiré des Dictateurs de la char-  
rue , que les Empereurs Chinois ont pris des successeurs dans le labourage , & qu'ils ont labouré eux-mêmes ; ce sont des lieux communs de déclamation qui ne prouvent que des goûts particuliers, souvent déplacés. Le meilleur encouragement pour le Laboureur, c'est l'espérance d'une ré-

DES GENS D'ESPRIT. 175  
colte paifible & d'une heureu-  
fe vente , à l'abri d'une nou-  
velle Impofition.

Les pays ne font pas culti-  
vés en raifon de leur fertilité,  
mais en raifon de leur liberté.

On a établi des Académies  
de Peinture & d'Architeéture,  
pourquoi n'établirait-on pas  
une Académie d'Agriculture  
& de Commerce ? Il eft bien  
plus important & plus glo-  
rieux pour l'humanité de lui  
faciliter les moyens de pour-  
voir à fes befoins réels , que  
d'exciter l'émulation de cer-  
tains Artiftes , dont les chefs-  
d'œuvres mêmes n'ont , à la

rigueur , qu'un mérite imaginaire. Plus on travaille pour le grand nombre des citoyens , plus on est utile à sa patrie : un excellent morceau de sculpture , ou un magnifique tableau , ne peuvent satisfaire que la curiosité , disons plutôt la vanité de quelques particuliers ; mais découvrir des nouvelles branches de Commerce , étendre celles qu'on a trouvées jusqu'à présent , faire produire à toute sorte de terrains toutes les récoltes possibles , c'est travailler utilement pour les hommes.

Défricher de nouvelles ter-



res, c'est conquérir de nouveaux pays, sans faire de malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamètre : le Législateur qui les peupleroit rendroit un plus grand service à l'Etat, que celui qui, par une guerre meurtrière, s'empareroit de la même quantité de terrain ; mais il n'auroit pas aux yeux du vulgaire une gloire si brillante, parce qu'elle seroit acquise sans péril militaire, sans perdre aucun citoyen & sans s'attirer la jalousie de ses voisins.



## XLV.

*Des Systèmes.*

**O**N appelle Syftême l'af-  
semblage de plusieurs  
propositions liées enfemble ,  
dont les conféquences tendent  
à établir une vérité ou une  
opinion : ce terme qui nous  
vient de l'Ecole ( le Syftême  
de Ptolomée ; le Syftême de  
Copernic ) a été généralifé  
& appliqué à tout. Les Effais  
de M. Nicole font un Syftême  
de Morale. ; le Testament du  
Cardinal de Richelieu eft un  
Syftême de Gouvernement ;

M. le Maréchal de Vauban appelle toujours Syftême, fon Projet de Dixme Royale , & on a donné ce nom aux grandes opérations de la Banque pendant la Régence : la fucceffion des fiécles a fervi à perfectionner les Sciences & les Arts , pourquoi ne feroit-elle pas à perfectionner les différentes fortes de Gouvernement ? Les Nations trop renfermées en elles-mêmes & dans leurs vieux ufages , négligent de réformer les abus par des loix nouvelles qui font fouvent à leur porte. Examiner les progrès & la décadence des Empires anciens &

nouveaux , en pénétrer toutes les causes , est la plus belle des études & la plus négligée : cette sorte d'étude vague en elle-même , ne sçauroit être trop ramenée à l'ordre systématique , le seul qui puisse satisfaire & déterminer un esprit juste : nous commençons enfin à en connoître l'importance.

Il n'appartient qu'à celui qui a travaillé sur toutes les parties du Gouvernement , d'en proposer un Système général. Alors même il ne faut pas attendre de lui des détails qu'il ignore presque

toujours , & qu'il a dû abandonner à des subalternes de confiance ; il auroit mal gouverné les grandes affaires , s'il se fut arrêté aux petites.

Il est des Systèmes de Finance qui se présentent à l'imagination d'une manière si séduisante , qu'il n'est pas possible de s'y refuser. On y voit des épargnes immenses d'hommes & de frais , on y voit toutes les entraves du Commerce intérieur ôtées : ces grands avantages n'ont pas fûrement échappé aux yeux de tant de Législateurs qui ont été avertis ; pourquoi

ne les ont-ils pas adoptés ? On doit soupçonner que c'est par les grandes difficultés de l'exécution ; mais il faut quelquefois forcer les peuples à être heureux malgré eux-mêmes.

Qu'un Législateur d'un génie hardi soit frappé des grands avantages d'un Système, alors il n'en verra plus les inconvéniens ; il ne se donnera pas le tems de préparer les esprits, il ne respectera ni les privilèges, ni les préjugés ; il appliquera par-tout la maxime du salut du peuple, la force viendra au secours d'un des-

sein légitime ; cependant il échouera , & sa chute retardera peut-être pendant un siècle le succès des plus sages projets.

Que ces mêmes objets soient présentés au Législateur d'une sagesse timide & de peu de vues , il s'y refusera entièrement : Les anciens abus, dira-t-il , sont à préférer aux périls d'une nouveauté ; il y a long-tems que nous vivons de cette manière , & nous ne savons pas ce qui arriveroit de l'autre.

Le grand homme prend

un juste milieu entre ces extrémités : les maximes d'Etat n'ont point chez lui de ces applications vagues , il compare les circonstances des tems , il connoît la force des abus & des préventions , & il ne connoît pas moins la force des loix. Après avoir pesé au poids du bien public les difficultés , les avantages & les périls , il entreprend avec sagesse , il exécute avec courage , & il réussit avec les applaudissemens, quoique tardifs , d'un peuple étonné de se voir foulagé du fardeau qui l'accabloit.



X L V I.

*De la Politique.*

**L**A Politique est la connoissance des moyens qui conduisent à une fin ; elle ne doit se proposer que des objets honnêtes, & n'employer que des voies légitimes : c'est l'ame des Etats & des Gouvernemens ; c'est la science de l'esprit, celle qui l'exerce le plus : elle exige seule plus de talens que les autres ensemble.

Pour être bon Politique, il

faut avoir des qualités rarement réunies , une pénétration vive & un jugement solide ; beaucoup de connoissances & l'art de les faire valoir , un air ouvert & des pensées cachées , de l'imagination & du sang froid ; pénétrer les hommes sans qu'ils s'en apperçoivent , flater leur amour propre aux dépens du sien , avoir de la patience & de l'importunité ; être sage & ne point le paroître toujours , ne pas se donner pour ce qu'on est , sans se donner pour ce qu'on n'est pas.

La Politique , considérée

comme l'art de régner , doit être différente dans les différens Etats. Il faut donc que chaque Gouvernement ne s'écarte jamais des points fondamentaux de sa constitution, autrement le Monarque & le Despote deviennent des tyrans ; la Democratie & l'Aristocratie tombent dans l'Oligarchie ; alors tout n'est que trouble & confusion, que révoltes ou fédérations : de-là le bouleversement ou l'anéantissement des Empires.

Jules Cesar couvroit son ambition du spécieux prétexte de l'intérêt de la patrie. Le

pouvoir s'affoiblit, disoit-il, après avoir vaincu Pompée dans les plaines de Pharfale, lorsqu'on s'en fert avec excès, & il s'augmente lorsqu'on en use avec modération. Tous mes ennemis, qui sont actuellement mes prisonniers, seront pardonnés. C'est ainsi que sa prudence lui inspiroit les moyens de recueillir les fruits de sa victoire : celle-ci n'est souvent qu'un don de la fortune, mais le jugement & l'expérience peuvent seuls apprendre l'usage qu'il faut en faire.

Le Gouvernement le plus

conforme à la nature, est celui dont la disposition particulière se rapporte mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi.

La vanité est un aussi bon ressort pour un Gouvernement que l'orgueil en est un dangereux. La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est une fuite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol le porte à ne pas travailler ; la vanité d'un François le porte à sçavoir travailler mieux que les autres.

Abolissez dans une Mo-

narchie les prérogatives des Seigneurs, du Clergé, de la Noblesse & des Villes, vous aurez bientôt un Etat populaire, ou bien un Etat despotique.

Dans les Etats despotiques, la volonté du Prince une fois connue, doit avoir aussi infailiblement son effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le sien.

Quand les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit, voilà le Gouvernement despotique.

Les hommes sont tous égaux dans le Gouvernement républicain , ils sont inégaux dans le Gouvernement despotique ; dans le premier, c'est parce qu'ils sont tout ; dans le second , c'est parce qu'ils ne sont rien.

Dans les Etats Monarchiques , le Prince est la Partie qui poursuit les accusés , il les fait punir ou absoudre ; s'il jugeoit lui-même, il seroit le Juge & la Partie. Lorsque Louis XIII voulut être Juge dans le Procès du Duc de la Valette , le Président de Bellievre dit : Qu'il

voyoit dans cette affaire une chose étrange , un Prince opiner au Procès d'un de ses sujets ; que les Rois ne s'étoient réservé que les graces ; qu'on ne devoit sortir que content de devant le Prince. Les Monarques ont tant à gagner par la clemence , elle est suivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire , que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

La Monarchie se perd lorsqu'un Prince croit qu'il montre plus sa puissance , en changeant l'ordre des choses ;  
qu'en



qu'en les suivant ; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns , pour les donner arbitrairement à d'autres ; lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés ; lorsque le Prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'Etat à sa Capitale , la Capitale à la Cour , & la Cour à sa seule personne ; enfin lorsqu'un Prince méconnoît son autorité , sa situation & l'amour de ses peuples.

Chez une Nation qui a une humeur sociable , une ouverture de cœur , une joie dans la vie , un goût , une facilité

I

à communiquer ses pensées , qui est vive , agréable , enjouée , quelquefois imprudente , souvent indiscrete , qui a du courage , de la générosité , de la franchise , il ne faut point gêner par des loix ses manieres , de peur de gêner ses vertus. Si en général le caractère est bon , qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent ? Laissez lui faire les choses frivoles sérieusement , & gayement les choses sérieuses.

Lorsqu'on a pour voisin un Etat qui est dans sa décadence , on doit bien se gar-

der de hâter sa ruine, parce qu'on est à cet égard dans la situation la plus heureuse où l'on puisse être, n'y ayant rien de si commode pour un Prince que d'être auprès d'un autre qui reçoit pour lui tous les coups & tous les outrages de la fortune.

La paix est assurément préférable à la guerre ; cependant la guerre a ses avantages, elle affermit souvent la tranquillité des Royaumes, elle donne de l'activité & de la vigilance ; un calme trop constant fait tomber dans la mollesse & dans l'inaction :

on voit des Nations autrefois très-belliqueuses qui sont aujourd'hui sans valeur & sans réputation ; d'autres au contraire peu en réputation dans les siècles passés , qui se sont élevés à un degré éminent de prospérité.

Ce que la Politique peut penser doit être toujours subordonné à ce que la Religion a consacré ; mais le Législateur ne doit point confondre ce qui part de la main de Dieu , avec ce que les hommes y ont ajouté par ignorance , par des vues intéressées ou par la circonstance des tems.

Un illustre Auteur a fait voir que le célibat des Prêtres n'est que d'institution Ecclésiastique , & que les Princes intéressés à le faire abolir , le pourroient aisément , en s'adressant à la même autorité qui l'a établi.

Personne n'ignore de quelle utilité seroit la loi qui défendrait l'état Monastique avant l'âge de vingt-cinq ans , c'est-à-dire , qu'on ne put aliéner sa liberté qu'à l'âge où l'on peut aliéner son bien.

Il est sûr que le célibat des Prêtres & l'état Monastique

prématuré nuisent beaucoup à l'augmentation des citoyens. Cependant l'abondance des sujets est le trésor le plus sûr & le plus inépuisable d'un Souverain.

Favoriser les mariages , accorder des secours au pere chargé d'une nombreuse famille , veiller à l'éducation des orphelins & des enfans trouvés , c'est fortifier l'Etat bien plus que de faire des conquêtes.

Le métier de mandiant , école de vol , se multiplie & se perpétue de pere en fils.

Cette tolérance est encore plus inexcusable par la facilité de les détruire , & par l'utilité qui reviendrait de les changer en travailleurs. La loi les punit , par cela seul qu'ils sont vagabonds & sans aveu : pourquoi attendre qu'ils soient encore voleurs , & se mettre dans la nécessité de les faire périr par les supplices ?

Lorsqu'un pays a la quantité de soldats nécessaires pour sa conservation , qu'aucune de ses terres n'est sans culture , que ses Manufactures abondent en ouvriers , alors le surplus des citoyens doit

aller peupler de nouveaux pays , y affurer des retraites & y établir une nouvelle domination toujours subordonnée à celle qui leur a procuré cet azile ; ce doit être la Politique de nos Colonies. Une Nation qui se dépeuple pour aller au loin habiter de nouvelles terres , quelques riches qu'elles soient , devient bientôt également foible par-tout. Sa force doit être dans le lieu de sa domination ; toutes les Colonies ne la tirent que de-là , ou deviennent bientôt indépendantes ; le Législateur doit plutôt rappeler ses sujets & perdre tout ce qui est par-



de-là ses limites , que de s'affoiblir chez lui , car alors il perdra insensiblement son pays & ses Colonies.

La nature a mis dans les deux sexes un désir réciproque d'être ensemble , de se plaire , & de se servir mutuellement. Ce que la galanterie & la politesse font faire à un homme du monde , le payfan le fait grossièrement pour la payfane ; il veut paroître fort à porter la hotte , comme le Chevalier à porter la cuirasse. Lorsque des hommes & des femmes travailleront ensemble à la construction d'un

canal ou d'un grand chemin, le travail en fera plus animé & moins dur. L'objet que le Législateur ne doit point perdre de vue , c'est de rendre les hommes aussi heureux que leur misérable condition peut le permettre , & il n'en naîtra pas plus de scandale que de voir les hommes & les femmes ensemble dans une promenade publique : ôtez-en un sexe , l'autre aura peu d'empressement à y aller. Nous avons le germe des mêmes passions, l'éducation en varie les effets. Lorsqu'on promenes regards dans les boutiques de Paris , on est étonné d'en

voir la plûpart remplies de grands garçons occupés de travaux sédentaires & faciles, pendant que tant de filles ne sont malheureuses que parce que le travail manque, ou ne suffit pas à les nourrir. La débauche se présente, l'argent à la main, & il est difficile de ne pas succomber : voilà ce qui peuple les maisons de force. Nos vertus & nos vices dépendent trop des circonstances ; qu'une Police éclairée assigne les travaux de chaque sexe, & même de chaque âge, & il y en aura pour tous.

L'Etat pourroit encore se

donner une quantité d'ouvriers , par quelque maniere plus simple de percevoir les impositions ; mais , dira-t-on , les Employés à lever ces impositions , ne valent-ils pas les Ouvriers employés au luxe ? Réponse , 1°. les barrières que ces Employés défendent , sont la source d'une espèce de guerre civile entre eux & les citoyens ; 2°. leurs visites sont à charge aux voyageurs ; elles interrompent même souvent , fatiguent & arrêtent le commerce ; 3°. cette sorte d'occupation ne produit presque rien , l'autre produit un effet d'usage ; le luxe

étant la fuite d'un Etat Monarchique , il faudroit tirer de l'Etranger ce qu'on ne trouveroit pas chez soi pour y contribuer.

Le corps politique a été souvent comparé au corps humain : le sang anime l'un , l'argent anime l'autre ; si le sang manque ou qu'il ne soit pas en mouvement , le corps languit dans une léthargie mortelle , si le sang est trop abondant , ou dans un trop grand mouvement , la fièvre ardente le fait périr. La trop grande quantité d'argent , ou de gage quelconque des échan-

ges, pourroit être encore bien plus nuisible que l'insuffisance de ce gage ; si le gage manquoit , les crédits publics pourroient le remplacer ; mais si l'argent devenoit commun comme les pierres , ou même comme le fer , il ne pourroit plus être commune mesure des denrées , parce qu'il seroit donné sans mesure ; il faudroit revenir à un autre gage moins commun , & en attendant les conventions générales là-dessus que la nécessité rendroit promptes , le commerce recommenceroit par échanges de marchandises , comme dans les premiers

fiécles ou comme chez les sauvages.

Don Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, a été l'un des plus puissans & des plus dangereux esprits que l'Espagne ait jamais produit. On voit par les écrits qu'il a laissés, dit l'Abbé de Saint Real, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les Historiens Anciens & Modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoit les choses qu'ils racontent avec celles qui se passaient de son tems : il observoit exac-

tement les différences & les ressemblances des affaires , & combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable ; il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise aussitôt qu'il en sçavoit le plan & les fondemens : s'il trouvoit par la suite qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la source de son erreur , & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles sont les voyes sûres , les véritables moyens & les circonstances capitales , qui préfagent un bon succès aux grands desseins , & qui



les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture , de méditation & d'observation des choses du monde , l'avoit élevé à un tel point de sagacité , que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le Conseil d'Espagne pour des prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes affaires , étoient joints des talens singuliers pour les manier ; une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable ; un intérêt merveilleux pour se connoître en hommes , un air toujours gai & ouvert, où

il paroïssoit plus de feu que de gravité ; éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté , une humeur libre & complaisante d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer , des manieres tendres , insinuantes & flatteuses qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir , toutes les apparences d'une entière liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.



## XLVII.

*Du Droit Public.*

O N n'a jamais parlé du Droit Public, sans commencer par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés, ce qui doit paroître ridicule ; si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés ; mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de

son pere & il s'y tient, voilà la fociété & la cause de la fociété.

Le Droit Public est plus connu en Europe qu'en Asie, cependant on peut dire que les passions des Princes, la patience des peuples, la flaterie des Ecrivains en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux Princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la Justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein de vouloir, pour endurcir leur conf-

science , mettre l'iniquité en système , d'en donner des règles , d'en former des principes & d'en tirer des conséquences ?

On diroit qu'il y a deux Justices toutes différentes , l'une qui règle les affaires des particuliers, qui régné dans le Droit Civil : l'autre qui règle les différens qui surviennent de peuple à peuple , qui tyrannise dans le Droit Public ; comme si le Droit Public n'étoit pas lui-même un Droit Civil , non pas à la vérité d'un pays particulier , mais du monde.

## XLVIII.

*Des Traités de Paix.*

**L**Es Traités de Paix ne sont jamais légitimes , lorsqu'ils ordonnent une cession , où un dédommagement plus considérable que le dommage causé ; autrement c'est une pure violence contre laquelle on peut toujours revenir , à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu , on ne soit obligé de se servir de moyens si violens , qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Le plus beau Traité de Paix est celui que Gelon fit avec les Carthaginois ; il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux , ou plutôt il stipuloit pour le genre humain.

---

## X L I X.

*De la Philosophie.*

**P**LUS je réfléchis sur les Ecrits des Stoïciens , plus je reconnois le néant de leur orgueilleux systême. Il détruit l'homme en voulant l'annoblir : la nature , la raison & l'expérience le démentent hautement. La prétendue ver-

tu des Stoïciens n'est qu'un voile qui couvre un vice réel : cette impassibilité qu'ils désiroient dans l'homme sage , n'est qu'une chimere ; & il n'est , selon moi , de vraie Philosophie que celle qui concilie les divers caracteres de l'humanité.

Un Philosophe est un homme qui examine avant que de croire , & réfléchit avant que d'agir ; & qui conséquemment , quand il est décidé , ne peut manquer d'être ferme dans sa croyance & constant dans ses démarches.

Les



Les chemins qui menent à la vraie Philosophie font à la vérité hérissés d'épines , mais le terme où elle nous conduit est rempli de fleurs.

La sagesse est le fruit de la raison perfectionnée , & c'est la Philosophie qui forme notre raisonnement , puisqu'en cessant de raisonner , on cesse d'être sage.

Le sage doit être Cosmopolite ; il ne doit avoir de patrie que là où régner le bon sens & la raison , & de compatriotes que ceux qui ,

K

comme lui , s'attachent à la recherche du vrai.

Il est des prétendus Philosophes qui ne vivent que pour eux seuls , sans s'embarrasser des devoirs qu'exige la société ; gens inutiles au public , ils fuyent les charges & tous les autres engagements ; comptenteurs de la fortune & des hommes , ils veulent se donner pour les maîtres absolus de leurs passions ; mais qu'ils paroissent à nos yeux tels qu'ils sont en effet , nous verrons qu'ils ne méprisent les hommes & la for-

tune que pour s'épargner les pas gênans qu'il faudroit faire pour réuffir ; ils ne font pas fans paffions , mais ils les facrifient toutes à leur voluptueufe indolence , ou plutôt elles font toutes transformées en cette paffion.

Le commun des hommes donne le nom de Philofophe à des gens qui ne font rien moins que tels. On peut imaginer des nouveaux fyftêmes, faire des découvertes utiles à la fociété , fans mériter le nom de Philofophe. Avec les merveilleux talens d'un Descartes & d'un Newton , on

peut être esclave de ses passions ; être estimable au loin, & fort méprisable de près ; étonner l'Univers par les opérations de son esprit, & le scandaliser par les dérèglemens de son cœur.

Il y a bien des gens dans le monde à qui le mot de Philosophie fait peur, parce qu'il y en a bien peu qui entendent ce terme dans sa véritable signification. Chez les Grecs & les Romains, les Philosophes étoient en assez bonne odeur : on les regardoit comme des hommes moins respectables, par la pénétration

de leur esprit & l'étendue de leurs connoissances , que par la pureté de leurs mœurs. Ce terme parmi nous ne présente plus la même idée : dans le langage des Colléges , les Philosophes sont des hommes qui forment la jeunesse dans l'art d'obscurcir la raison par le raisonnement , de donner aux simples hypotheses la teinture de l'évidence , & de convertir l'évidence en problème.

Nos modernes Philosophes cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs , qu'à satis-

faire leur amour propre. Il est cependant plus salutaire d'admirer certaines connoissances , que de vouloir en pénétrer les causes ; la bonne Philosophie reconnoît des bornes ; celle qui prétend rendre raison de tout n'en mérite pas le nom.



L.

*Pensées diverses , Anecdotes  
& Portraits.*

**I**L est certaines connoissances qu'il est aussi facile d'acquérir , qu'il est honteux de les ignorer.

La vivacité de l'imagination fait tort à la solidité du jugement , comme l'exactitude scrupuleuse de la raison étouffe les faillies de l'imagination.

La plûpart des gens paroissent moins jaloux de convain-

cre par des raisonnemens justes , que d'éblouir par une subtilité ingénieuse.

Que doivent penser les dieux des dons des impies , dit admirablement Platon , puisqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des présens d'un malhonnête homme.

On ne se connoît jamais bien quand on prend trop de soin de se faire connoître des autres , parce qu'on est si fort occupé de l'apparence , qu'on se met très-peu en peine de la réalité.

Affecter des qualités & des



talens qu'on n'a pas , c'est vouloir obliger les autres à remarquer le ridicule & les défauts qu'on peut avoir.

Le trop d'attention qu'on donne à observer les défauts d'autrui , fait qu'on n'a pas le loisir de connoître les siens.

La négligence de certaines précautions produit beaucoup d'inconvéniens ; l'attention à les observer , produiroit de grands avantages.

Dans les ames bien nées , la connoissance d'une faute en est souvent la plus sévère punition.

L'expérience des autres n'est trop souvent regardée que comme un songe.

Une faute de l'ennemi a fait la réputation de plus d'un Capitaine.

S'il est rare de porter aux dignités les talens qui leur conviennent, il est plus rare de ne point s'ennyvrer de la pompe qui les environne.

L'homme dans la fortune méconnoît ordinairement tout le monde ; dans les disgrâces, il n'est connu de personne.

Rien ne rehausse tant le

prix d'une bonne nouvelle que la fausse allarme d'une mauvaise.

Il y a des personnes qui dans ce qu'elles font de plus généreux ne plaisent pas ; il en est d'autres qui , par les moindres actions , se rendent infiniment agréables.

C'est presque toujours la manie des gens en place de se faire demander à titre de grace ce qu'ils doivent par état & souvent par reconnaissance.

Le monde , dit - on , est plein d'ingrats ; il faudroit

pour cela que le nombre des bienfaiteurs ne fut pas si petit qu'il est.

Le sage est réservé en fait de recommandation , le fou en demande à tout le monde ; le premier en connoît la délicatesse , le second en ignore les conséquences.

Un voyageur sans argent , sans santé , sans patience & sans compagnon fidèle , se trouve souvent dans de grands embarras.

Précipiter sa reconnoissance en se hâtant d'acquitter un

bienfait , est moins une marque de générosité que d'orgueil.

Ce n'est pas le refus qui choque le plus , ce n'est souvent que la manière de le faire. L'avare est comme un second Tantale ; il éprouve entre les bras de l'opulence ce que la misère a de plus affreux.

Inviter , quand il ne faut pas contraindre ; conduire , quand il ne faut pas commander , c'est l'habileté suprême.

On est rarement maître de

se faire aimer , on l'est toujours de se faire estimer.

Sçavoir prévenir les gens en sa faveur , c'est la marque d'un esprit souple & insinuant ; se laisser prévenir par un autre , c'est un signe de foiblesse.

Il est quelquefois dangereux d'avoir trop de mérite ; car en obscurcissant celui d'autrui , on se fait des ennemis cachés & irréconciliables.

La malice d'un esprit grossier est souvent plus dangereuse que les intrigues & les finessees d'un homme d'esprit.

Les enfans disent ce qu'ils font , les vieillards ce qu'ils ont fait , & les fots ce qu'ils ont envie de faire.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; un vieillard qui s'amuse à entretenir des maîtresses est pour le moins aussi fou qu'un aveugle qui feroit emplette de lunettes.

Une promesse sans effet est un bel arbre sans fruit ; il y a autant de noblesse à obliger sans promettre , que de bassesse à promettre sans obliger.

On a tant de peine à sacri-

fier un bon mot qu'on ne tient guères quand il se présente contre la démangeaison de briller , dût-on en le lâchant perdre un bienfaiteur , un ami ou se perdre soi-même.

Les excellens Poètes sont aussi rares que les Poètes médiocres sont communs ; ceux qui exercent le talent de la Poësie avec médiocrité , doivent abandonner ce genre d'écrire.

On trouve dans les Anciens des beaux préceptes d'éloquence , des règles très-délicates portées jusqu'à la der-



niere finesse ; mais leurs principes sont souvent trop nombreux , trop secs , ou enfin plus curieux qu'utiles.

Exiger de quelqu'un ce qui n'est pas dans son caractère , c'est vouloir faire porter à un arbre d'autres fruits que ceux qui lui sont propres : & comme il seroit déraisonnable d'exiger dans tous les visages la ressemblance du sien , il ne l'est pas moins de prétendre que l'humeur de tous les hommes se plie au gré de la nôtre.

Quoique la dispute ait or-

dinairement la vraisemblance pour principe , l'opiniâtreté dans ses projets , & l'emportement dans sa fin ; si l'on interdisoit toute diversité d'opinions dans les compagnies sçavantes, on étoufferoit infailliblement les germes précieux de différentes découvertes.

Un Officier dit qu'il n'y a rien au-dessus de la profession Militaire , parce que , ajoute-t-il , les fatigues, les blessures & la mort même à quoi les braves gens s'exposent , méritent bien qu'on leur cède le pas. On doit, je crois estimer

les hommes à proportion des services qu'ils rendent à la Patrie , c'est le préjugé plutôt que le bon sens , qui donne la supériorité à certaines professions.

On dit qu'il ne faut pas chercher une habileté soutenue dans une assemblée trop nombreuse : le Législateur des Juifs leur recommandoit de ne pas asseoir leurs Jugemens sur l'avis du plus grand nombre. En effet la prudence n'étant pas un don si vulgaire qu'on se l'imagine , le suffrage d'un seul Juge , qui moti-

ve son avis , ne feroit-il pas préférable à celui de dix autres qui n'opinent que par instinct ? Ne feroit-il pas plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers prudens sur vingt-cinq , que de présumer qu'il y en ait vingt.

Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition , il n'arrive jamais d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit , M. de Montesquieu en est la preuve. Voltaire passe parmi nous pour le premier bel esprit qu'ait produit la Fran-

ce ; mais l'Auteur de l'Esprit des Loix passe pour le premier génie de l'Europe.

La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens ; on parle de ce que l'on sçait , il y faut parler de ce que sçavent les autres ; le grand parleur quelque éclairé qu'il soit , n'est admiré que des fots ; je n'estime pas un homme qui parle bien dès qu'il parle trop , je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté d'en dire de jolies,

Il y a des pensées qui dé-

pendent tellement du tour & de la finesse de l'expression , qu'après avoir charmé dans le moment , elles ne se retrouvent pas aisément dans la suite ; quand même vous les retrouveriez , dites-les dans d'autres termes , ce n'est plus la même chose , elles perdent leur grâce & leur force ; ce sont des beautés si fragiles , qu'en voulant les manier on les fait disparaître.

Les Empereurs Théodose , Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin Préfet du Prétoire , si quelqu'un parle mal de notre personne ou de

notre Gouvernement , nous ne voulons pas le punir ; s'il a parlé par légèreté , il faut le mépriser , si c'est par folie , il faut le plaindre , si c'est une injure , il faut lui pardonner.

C'est moins l'ambition & l'esprit de conquête qui a fait donner à Alexandre le nom de Grand , que sa générosité , sa clémence & ses autres vertus.

Dans quel danger n'eut pas été la République de Carthage , si Annibal avoit pris Rome ? Que n'eût-il pas fait dans sa Ville , lui qui y causa tant

de révolutions après sa défaite.

Cromwel s'ouvrit le chemin à la Puissance Souveraine , par les plus grands attentats & les plus noirs forfaits ; il s'y maintint par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne.

Le Ciel qui connoît les vrais avantages , sert mieux Louis XIV , par des défaites qu'il n'auroit fait par des victoires ; au lieu de le rendre le seul Roi de l'Europe , il le favorisa plus en le rendant le plus Puissant de tous.

Le



Le portrait de Tarquin n'a point été flatté , son nom n'a échappé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie ; mais sa conduite avant son malheur que l'on voit qu'il prévoyoit , sa douceur pour les peuples vaincus , sa libéralité envers les soldats , cet art qu'il eut d'intéresser à sa conservation , ses ouvrages publics , son courage à la guerre , sa constance dans son malheur , une guerre de vingt ans qu'il fit ou fit faire au Peuple Romain sans Royaume & sans biens ; ses continuelles ressources font

L

bien voir que ce n'étoit point un homme méprisable.

Il y a des choses que tout le monde dit , parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes : il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême ; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux qui se tourne toujours en courage , comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse : une preuve qu'Annibal n'auroit

pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capouë, où elle s'amollit ; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause : les soldats de cette armée devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capouë ? Alexandre qui commandoit à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des

troupes mercénaires , ne pouvoit pas prendre ; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats , & brûla toutes leurs richesses & les fiennes.

On parle beaucoup de la fortune de César ; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités , fans un défaut , quoiqu'il eût bien des vices , qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée , il n'eût été vainqueur , & qu'en quelque République qu'il fût né , il ne l'eût gouvernée.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la Républi-

que , il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron , avec des parties admirables pour un second rôle , étoit incapable du premier ; il avoit un beau génie , mais une ame souvent commune : l'accessoire chez Cicéron , c'étoit la vertu ; chez Caton , c'étoit la gloire : Cicéron se voyoit toujours le premier , Caton s'oublioit toujours ; celui-ci vouloit sauver la République pour elle même , celui-là pour s'en vanter. Je pourrois continuer le parallèle , en disant que quand Caton prévoyoit , Cicéron craignoit ; que là où Caton espé-

roit , Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid , l'autre au travers de cent petites passions.

On est bien aise de voir l'humiliation qu'Octave , ( à qui la flatterie donna le nom d'Auguste , ) fit subir à Lépidus, après l'avoir dépouillé de la puissance du Triumvirat. Ce Lépidus étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la République, toujours le premier à commencer les troubles , formant sans cesse des projets funestes , où il étoit obligé d'associer de plus habi-

les gens que lui. Un Auteur moderne , ( l'Abbé de Saint-Réal, ) s'est plû à en faire l'éloge , & cite Antoine qui , dans une de ses Lettres, lui donne la qualité d'honnête homme ; mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guères l'être pour les autres.

Trajan est le Prince le plus accompli dont l'Histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son règne , il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le Peuple Romain ; grand homme d'Etat , grand Capitaine , ayant un cœur bon qui

le portoit au bien , un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur , une ame noble , grande , belle , avec toutes les vertus ; n'étant extrême sur aucune , enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & représenter la divine.

On sent en soi-même un plaisir secret , lorsqu'on parle de l'Empereur Marc-Aurel : on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement ; tel est l'effet qu'elle produit , qu'on a meilleure opinion de soi-même , parce qu'on a meilleure opinion des hommes.



Commode , qui succéda à Marc-Aurel son pere, étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions , & toutes celles de ses Ministres & de ses Courtisans.

Il n'y a guères eu d'Empe-  
reurs plus jaloux de leur au-  
torité que Tibere & Severe ;  
cependant ils se laisserent gou-  
verner , l'un par Sejan, l'autre  
par Plautien , d'une maniere  
misérable.

La mauvaise conduite de  
Justinien , ses profusions , ses  
vexations , ses rapines , sa  
fureur de bâtir , de changer ,

de réformer , son inconstance dans ses desseins ; un regne dur & foible , devenu plus incommode par une longue vieillesse , furent des malheurs réels mêlés à des succès inutiles , & une gloire vaine. Justinien avoit pris sur le théâtre une femme , ( l'Impératrice Théodora , ) qui s'y étoit long-tems prostituée ; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Histoires ; & mettant sans cesse dans les affaires les passions & les phantaisies de son sexe , elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux. Enfin Justinien , non content

de faire à ses sujets une injustice générale, en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulières. Procope, dans plusieurs de ses Ouvrages, a fait des éloges magnifiques de ce Prince; mais son *Histoire secrète* nous fait penser qu'il vendoit également ses jugemens & ses loix: obligeant par-là ses sujets à se révolter, ils s'obligea à les exterminer, & rendit incultes plusieurs Provinces; il crut avoir augmenté le nombre des Fidèles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Le Philosophe Cratès jetta tout son argent dans la mer, en disant : Allez, malheureuses richesses, je veux vous perdre, afin que vous ne me perdiez pas. La conduite de Cratès n'a eu, ni n'aura jamais beaucoup d'imitateurs.

Isocrate étant à la table du Roi de Chypre, on le pressoit de faire les frais de la conversation; il s'excusa, en répondant : Ce que je sçais n'est pas ici de saison, & ce qui est ici de saison, je ne le sçais pas.

Agatoclès se vantoit d'être le premier & le seul Dialecti-

cien de son tems , le Philoſophe Demonax lui dit : Si tu es le premier , tu n'es pas le ſeul ; & ſi tu es le ſeul , tu n'es pas le premier.

Demonax voyant un Lacédémonien en colere , qui battoit ſon eſclave : Ceſſe , lui dit-il , de te rendre ſemblable à lui.

Charles II , Roi d'Angleterre , vit en paſſant un homme au pilori : Pourquoi l'a-t-on mis là , dit-il ? Sire , lui répondit-on , il a fait des Ecrits fatyriques contre vos Miniſtres. Le grand fot ! dit le Roi ,

que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait.

M. de Bautru, Ambassadeur de France en Espagne du tems de Philippe IV, dit un jour au Roi qui lui parloit de sa Bibliothèque : Je conseille à V. M. de faire votre Bibliothécaire Intendant de vos Finances, car il paroît qu'il ne touche jamais au dépôt qu'on lui a confié.

Charles IX, Roi de France, ayant écrit à tous les Gouverneurs de massacrer les Huguenots, le Vicomte d'Orte

qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau ; ainsi eux & moi supplions V. M. d'employer nos bras & nos vies à choses faisables.

L'armée d'Henri IV étant arrivée dans la plaine d'Ivry, à la vue de celle de son ennemi, ce Prince fit à ses troupes une harangue aussi courte qu'elle étoit capable d'animer au combat de fidèles sujets, la voici : Mes enfans, vous êtes François, je suis votre Roi, voilà l'ennemi.

L'Ambassadeur du grand Sultan dit à Henri IV ; qu'il étoit surprenant qu'un si grand Roi eût des armées si peu nombreuses ; que l'Empereur son maître avoit toujours en tems de paix quatre cens mille hommes sur pied. Henri le Grand lui répondit : Où regne la Justice la force n'est pas nécessaire.

Henri IV pardonna à *Mayenne* qui avoit pris les armes contre lui ; B.... s'étoit aussi déclaré secrètement contre le Roi. Un jour que B.... montoit dans l'appartement de Sa Majesté, dans le tems que *Mayen-*



ne descendoit, il dit à celui-ci : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates.* Mayenne répondit : *Et quorum tecta sunt peccata.*

Madame de Pontac , sœur de M. de Thou , que le Cardinal de Richelieu fit décapiter , étant dans l'Eglise de la Sorbonne , & voyant le tombeau de cette Eminence , lui fit une application des paroles de la sœur de Lazare , lorsqu'elle dit : Seigneur , si vous eussiez été plutôt ici , mon frere ne seroit pas mort. Pierre le Grand voyant le tombeau du Cardinal dans la même Eglise , s'écria : O grand

homme ! si tu vivois encore ,  
je te donneroie la moitié de  
mon Royaume pour appren-  
dre à gouverner l'autre.

Louis XIV répondit à un  
Ambassadeur : Je n'ai jamais  
reçu la loi de mes ennemis ,  
je la leur ai quelquefois don-  
née ; ne m'en faites point res-  
souvenir. Le même Prince  
dit au pere Maffillon : Mon  
pere , j'ai entendu plusieurs  
grands Orateurs dans ma Cha-  
pelle , j'en ai été fort content ;  
pour vous , toutes les fois  
que je vous entends , je suis  
fort mécontent de moi-mê-  
me. Un jour que M. de Nes-  
mond , Archevêque de Tou-

louse , haranguoit ce Prince , la mémoire lui manqua ; le Roi lui dit avec bonté : Je suis bien aise, Monsieur , que vous me donniez le tems de goûter les belles choses que vous me dites.

Mademoiselle N. . . . fit assembler tous ses parens pour les consulter , & avoir d'eux la permission de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front ; peu de tems après , elle épousa un Aventurier , sans le communiquer à personne.

Julie étoit dans une assemblée avec sa cadette qui for-

toit du Couvent. On conta une aventure galante , mais en termes si obscurs , qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le récit étoit obscur , plus cette cadette étoit attentive , & plus elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur , s'écria : Eh ! si , ma sœur , pouvez - vous entendre sans rougir ce que ce Monsieur dit ? Hélas ! répondit la cadette : Je ne sçais pas encore quand il faut rougir. Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces héroïnes de politique , qui conservent une

especé d'ordre dans le désordre même.

Peut-on envisager sans admiration ce nombre prodigieux de révolutions surprenantes & d'événemens divers qui sont arrivés & qui arrivent tous les jours dans le monde ? Mais ne cesse-t-on pas bientôt d'être surpris , quand on jette les yeux sur les révolutions étonnantes & sur les changemens merveilleux par lesquels l'esprit & le cœur de l'homme ont passé & passent à chaque instant ; sur la diversité presque inconcevable des tempéramens , des climats , des édu-

cations , des passions , des manieres de penser & de juger des objets , de chaque peuple en général, & de chaque homme en particulier ?

Lucius a beaucoup d'agrément , de légéreté dans l'esprit : il a du talent , il ne manque pas de sagacité ; mais il ne sçait que faire valoir & vanter le mérite qu'il a & non pas s'en servir. Il a un défaut assez ordinaire à ceux qui croient valoir beaucoup , qui est de parler étourdiment des autres & de lui-même : il est capable de sacrifier un ami à un bon mot , & cela sans y songer , sans aucune

malice , mais par l'envie qu'il a de briller ; seule source de son étourderie. Enfin sans son cœur , qui est excellent , il y a long-tems que son esprit lui auroit fait tort dans le monde.

Hermias , dont le moindre défaut est de n'avoir pas de caractère , est de ces gens qu'on laisse aller dans le monde sur leur bonne foi , il n'est ni bon ni méchant ; on ne peut pas dire qu'il soit sot, mais on auroit tort de décider qu'il a de l'esprit. Il croit avoir un mérite supérieur : toutes les bonnes qualités qui ne lui appartiennent point, &

qu'il est obligé de reconnoître en autrui , lui font ombrage. Il vous dira qu'il est votre ami , & il ne se souviendra plus de vous, quand il pourra s'en passer ; il voit & connoît beaucoup de monde , mais il n'aime personne , & personne ne l'aime.

Euphrosine n'a que du bon sens , & croit avoir de l'esprit ; mais elle ne s'apperçoit pas qu'elle est seule à le croire : elle néglige le bon sens qu'elle a , pour courir après l'esprit qu'elle n'a point ; je la plains d'avoir cette manie.

Terentia



Terentia a plus de génie que d'esprit , plus de talent que de connoissances ; elle a un goût aussi sûr que fin , un sentiment exquis , une belle imagination tempérée par un jugement sage & éclairé. Quand Terentia parle , ce n'est pas pour vous dire qu'elle a du mérite , elle est trop modeste pour cela : vous diriez volontiers qu'elle croit n'en avoir pas , & qu'elle veut vous le faire croire de même ; mais on s'apperçoit bientôt de celui qu'elle a , & on lui sçait mauvais gré des efforts qu'elle fait pour le cacher. Terentia pense & s'exprime

finement , noblement , avec force : on peut avoir de l'esprit avec elle , & même en avoir plus qu'elle ; lorsqu'on s'est entretenu avec Terentia, on la quitte toujours content d'elle & de soi-même : elle a beaucoup de grandeur & de délicatesse dans les sentimens ; elle a le cœur tendre & généreux ; Terentia a enfin tout ce qu'il faut pour faire une parfaite amie & une véritable maîtresse.

F I N.

# T A B L E

## DES ARTICLES.

I. <i>Des Livres.</i>	Page 1
II. <i>De l'Esprit.</i>	6
III. <i>De l'Imagination.</i>	10
IV. <i>Des Scavans.</i>	24
V. <i>De quelques Auteurs.</i>	26
VI. <i>Des Rois.</i>	47
VII. <i>De la Cour.</i>	50
VIII. <i>Des Courtisans.</i>	54
IX. <i>Des grands Seigneurs.</i>	58
X. <i>De la Religion.</i>	60
XI. <i>De l'Homme.</i>	64
XII. <i>Du Mariage.</i>	67
XIII. <i>Des Femmes.</i>	69
XIV. <i>De la Beauté.</i>	81
XV. <i>Du Naïf.</i>	82
XVI. <i>Du Plaisir.</i>	83
XVII. <i>Des Passions.</i>	84
XVIII. <i>De l'Amitié.</i>	86
XIX. <i>De l'Amour.</i>	89
XX. <i>Des Physionomies.</i>	94
XXI. <i>Des Consolations.</i>	96
XXII. <i>De la Raillerie.</i>	97
XXIII. <i>De la Société.</i>	99

XXIV. <i>De la Réputation.</i>	103
XXV. <i>De la Calomnie.</i>	102
XXVI. <i>De la Vertu.</i>	104
XXVII. <i>Des Louanges.</i>	106
XXVIII. <i>De la Flaterie.</i>	107
XXIX. <i>De la Vérité.</i>	108
XXX. <i>Des Athéniens.</i>	109
XXXI. <i>Des Lacédémoniens.</i>	110
XXXII. <i>Des anciens Romains.</i>	111
XXXIII. <i>Des Italiens.</i>	124
XXXIV. <i>Des Anglois.</i>	126
XXXV. <i>Des François.</i>	128
XXXVI. <i>De l'Historien.</i>	133
XXXVII. <i>De l'Histoire.</i>	135
XXXVIII. <i>Des Loix.</i>	138
XXXIX. <i>De l'Oisiveté.</i>	152
XL. <i>Des Richesses.</i>	157
XLI. <i>Du Commerce.</i>	161
XLII. <i>Du Luxe.</i>	167
XLIII. <i>Des Impôts.</i>	171
XLIV. <i>De l'Agriculture.</i>	173
XLV. <i>Des Systèmes.</i>	178
XLVI. <i>De la Politique.</i>	185
XLVII. <i>Du Droit Public.</i>	211
XLVIII. <i>Des Traités de Paix.</i>	214
XLIX. <i>De la Philosophie.</i>	215
L. <i>Pensées diverses , Anecdotes &amp; Portraits.</i>	223



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



